



DOSSIER DE PRESSE
2018/2019

CRITIQUES
ENTRETIENS
PORTRAITS

L'AMOUR SORCIER
CES GENS LÀ !
NARCOSE

AÏCHA M'BAREK & HAFIZ DHAOU
SONT ARTISTES EN RÉSIDENCE À L'ARSENAL SCÈNE MUSICALE METZ / LE THÉÂTRE SCÈNE NATIONALE DE MÂCON

CHATHA EST SUBVENTIONNÉE PAR LA DRAC AUVERGNE RHONE - ALPES / MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
AU TITRE DE L'AIDE AUX COMPAGNIES CHOREGRAPHIQUES ET PAR LE CONSEIL REGIONAL AUVERGNE-RHONE-ALPES ET REÇOIT LE
SOUTIEN DE L'INSTITUT FRANÇAIS ET DE L'INSTITUT FRANÇAIS / VILLE DE LYON POUR SES PROJETS À L'ÉTRANGER



L' Amour Sorcier
variations chorégraphiques et musicales inventives

d'après l'œuvre de Manuel De Falla et Gregorio Martinez Sierra
Compositions et arrangements de Jean Marie Machado pour l'Orchestre Danzas
Chorégraphie , mise en scène et scénographie de Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou compagnie CHATHA

CRITIQUE

THOMAS HANN

DANSE CANAL HISTORIQUE 12 AVRIL 2019

Biennale du Val-de-Marne : « L'Amour Sorcier » d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou

Pour sa première pièce avec musiciens, le couple tunisien s'associe à Jean-Marie Machado et son orchestre Danzas.

Quand la nuit se dissipe sur le plateau blanc, on distingue dix-sept silhouettes humaines. Progressivement la foule va se séparer en deux sphères distinctes, l'une entourant l'autre. A l'intérieur, un centre de gravité à la densité d'une étoile fixe. C'est l'orchestre. Autour d'eux, les danseurs, au nombre de six. Aussi vont-ils graviter autour des musiciens telles des planètes, et pourtant libres. Séparation et fusion ne sont plus qu'un seul et même phénomène et le partage circulaire du plateau s'impose d'emblée comme une évidence. C'est assez étonnant en soi.

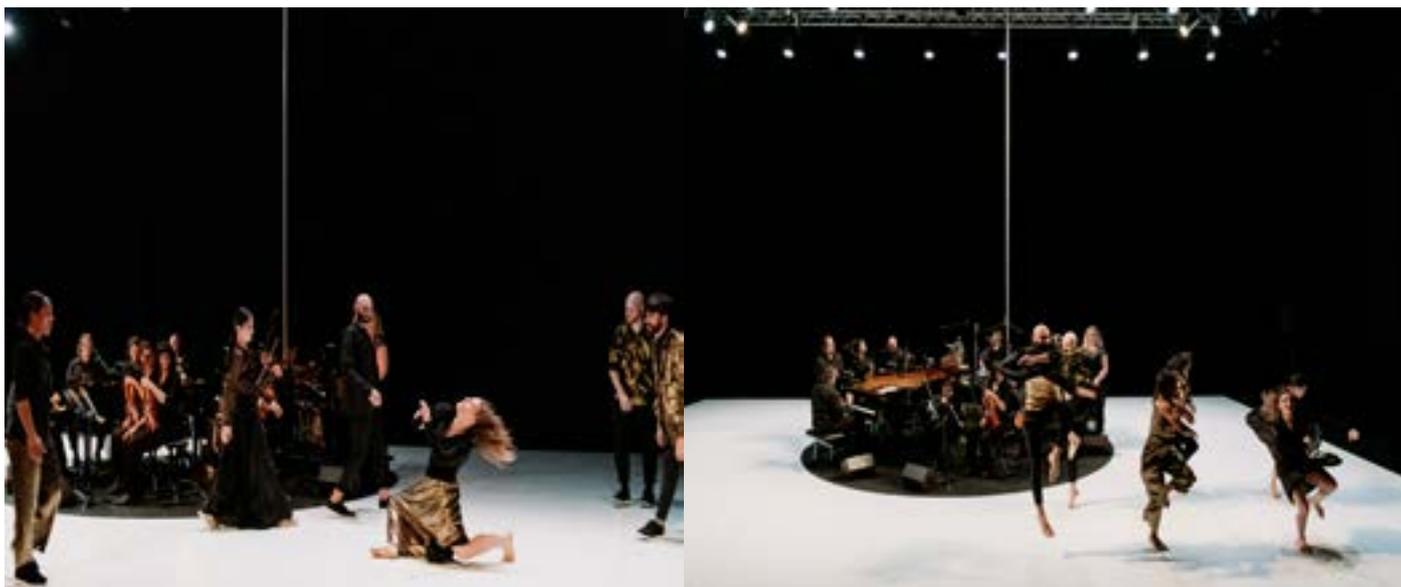


Photo @ Blandine Soulage

La surprise des unissons

Ce concert chorégraphique pour dix musiciens, une chanteuse et six danseurs, créé dans le cadre de la Biennale du Val-de-Marne, ne manque pas d'audace. Pour la première fois, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou travaillent avec des musiciens sur scène, si on fait abstraction des deux spectacles précédents, où un DJ était présent au fond du plateau. Et pour la première fois, ils chorégraphient des unissons. Le virage est donc spectaculaire pour les fondateurs de la compagnie Chatha.

En la personne de Jean-Marie Machado, ils trouvent un allié passionné. Il y a dix ans, ce compositeur et chef d'orchestre fonda sa propre formation. Il l'appela Danzas, dans l'idée de créer un répertoire d'orchestre à partir des musiques de danse. Mais pas seulement. L'Amour Sorcier (El Amor Brujo) de Manuel de Falla est une suite musicale aux ambiances nocturnes, racontant une histoire d'amour, de jalousie, de revenants et de magie blanche ou noire. Et dans trois des treize mouvements, les titres évoquent la danse: Danse de la frayeur, Danse du rituel du feu et Danse du jeu d'amour.

Circulation agitée

Au centre, les musiciens créent une énergie de cohésion très compacte, observant les personnages à la manière d'un chœur antique. Autour d'eux, tout circule, au sens premier du terme, sur une orbite immuable. On trouvera difficilement une pièce de danse avec plus de tournoiement, sauf bien sûr chez les derviches tourneurs.

Mais la rotation quasiment permanente ne fait pas de *L'Amour Sorcier* une pièce monotone, bien au contraire. Loin de livrer une illustration ou un ballet-pantomime, tel qu'il était prévu par Manuel de Falla (mais on était en 1915), la danse rebondit sur les constellations et motifs d'une histoire d'amour où se croisent divers éléments d'un rituel imaginaire. La passion partagée pour un répertoire de légendes populaires l'emporte sur l'argument et rend cette danse plus dramatique que narrative.

C'est par les énergies et les ambiances que nous sommes bel et bien dans cette Espagne profonde de Bernarda Alba, l'héroïne de Lorca, des traditions et d'un certain obscurantisme. Sur leur chemin de rotation antihoraire autour des musiciens, rarement interrompue, les interprètes incarnent ou croisent l'être aimé, des bals, des fantômes ou autres liaisons dangereuses et bien sûr des magiciennes aux gestes ténébreux et expressionnistes. L'ivresse et la tendresse se superposent comme l'or et le noir des très beaux costumes signés Aïcha M'Barek.



Photo @ Blandine Soulage

Suspensions vertigineuses

A l'instar de différents mouvements de l'œuvre musicale de Manuel de Falla et Martínez Sierra (livret), ici proposé dans les arrangements contemporains signés Jean-Marie Machado (présent en tant que chef d'orchestre et soliste au piano), les danses se nourrissent autant d'éléments traditionnels que de l'avant-garde du XXe siècle, et notamment d'un souffle de Stravinski. D'où la complicité et la profondeur des deux, jusque dans les suspensions entre les mouvements qui donnent à sentir les abîmes du cœur amoureux, des royaumes des ténèbres et du monde, en même temps que les vertiges de la rotation permanente et de la suspension au-dessus du vide lient cette lecture de *L'Amour Sorcier* au *Boléro* de Ravel, composé une décennie plus tard.

Reste que M'Barek et Dhaou auraient pu aller bien plus loin en variant les lignes de fuite et de force autour des musiciens et au-delà d'eux. Le centre de gravité devrait changer de main au moins une fois, et le spectateur doit faire appel à son imagination pour voir la sphère circulaire du centre tourner à son tour ou éclater carrément. On ne refuserait pas une dynamique scénographique supplémentaire. Mais c'est aussi une question de moyens financiers.

Les interventions de la chanteuse Karine Sérafin et de certains musiciens, notamment du saxophoniste Jean-Charles Richard auprès des danseurs ont d'ores et déjà acquis une densité et une véracité formidables. Et nous n'en étions qu'à la soirée de création ! Au bout du compte, *L'Amour Sorcier* possède de nombreux atouts pour marquer la mémoire de ceux qui voient ce spectacle et pour poser, par son audace et son originalité, un véritable repère dans le paysage chorégraphique.

UN « AMOUR SORCIER » REUSSI !

INFIERNO

« L'Amour sorcier » – Jean-Marie Machado, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou – Compagnie Cantabile & Compagnie CHATHA – création 2019 – 20ème Biennale de danse du Val de Marne, du 9 au 13 avril 2019.

Longtemps, lieux et institutions ont cherché à promouvoir le rapport Danse – Musique en axant régulièrement la programmation des uns et le financement des autres pour que des artistes créaient des œuvres de danse contemporaine avec de la musique sur scène. C'est cyclique. Parfois cela revient. C'est le cas avec ce nouveau projet de L'Amour Sorcier, poétiquement intitulé : variations musicales et chorégraphiques inventives... tout le projet reposant sur ce dernier adjectif, ce qui est heureux, réjouissant, vivifiant même...

Il n'est pas donné à tout le monde de faire exister sa danse face à un orchestre de dix musiciens. De même il n'est pas facile pour ces musiciens de doser leurs efforts pour arriver à ce que non seulement la musique, jouée en direct sur scène, vous prenne mais que l'alchimie tant recherchée entre Danse et Musique se mette à exister. Et lorsque cela arrive, on est heureux, comme dans cette nouvelle création de Aïcha M' Barek et Hafiz Dhaou.



Photo @ Blandine Soulage

Ce seul bonheur suffit à notre ouïe comme à nos yeux... et rien que pour cela, il faut aller voir cet Amour sorcier, concocté par les deux chorégraphes et le directeur de l'orchestre Danzas Jean-Marie Machado tous trois invité de la 20ème Biennale de danse du Val de Marne et présenté au Théâtre Louis Aragon de Tremblay en France, seconde maison de la Compagnie Chatha.

Dans un spectacle, la première et la dernière image restent et dans cet Amour sorcier, qui prend appui sur la musique de Manuel de Falla Georgio et Martinez Sierra, le cercle noir où sont posés les chaises et le tapis blanc qui l'isole comme une mer tout autour offre un espace qui retient d'emblée l'attention. Ce mat lumineux fait de néons qui se dressent vers les cintres symbolise sans doute une sorte de radeau, celui de la vie et de l'amour, tous deux au cœur du projet.

Si, au début du spectacle, on entend le piano, on doute un instant dans la pénombre que ce soit joué en direct, les lumières d'Eric Wurtz laissent apparaître Jean-Marie Machado lui-même qui joue mesa voce pendant que les musiciens et les danseurs, qu'on ne distingue pas les uns des autres, entrent sur cette mer blanche. Lorsque les musiciens sont assis au centre dans ce cercle noir, commence la danse qui se signalera par de grandes courses en cercle, une poursuite haletante entre « amour, danse, rituel, nuit, mystère, envoûtement et songe ». Un ensemble de situations et de sentiments marqués par une musique enlevée et une voix chaude qui apportent à l'ensemble une humanité certaine. La chanteuse Karine Sérafin marque plusieurs moments du spectacle jusqu'à se mêler elle aussi aux feux follets danseurs, toujours en action, bondissants et courants avec conviction après le fantôme du défunt fiancé d'une gitane. D'autres musiciens sortiront du cercle pour se lancer dans la danse.

Avec cette pièce, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou calment le jeu et démontrent qu'ils peuvent aussi réaliser une pièce extrêmement prenante, tenue par une volonté esthétique et formelle forte, laissant un peu de côté une danse engagée et politique au profit d'une œuvre de rêverie poétique non moins intense.

Autre fait marquant, en plus de Johanna Mandonnet et Grégory Alliot, véritables piliers des spectacles de la Compagnie Chatha tous deux extraordinaires dans ce spectacle où ils sont à leur aise avec le son de l'orchestre à deux pas d'eux – on retrouve deux danseurs récemment intégrés à la compagnie et qu'on a pu voir dans le magistral Ces gens-là, la dernière pièce de la Compagnie. Fabio Dolce et Phanuel Erdmann, tous deux venus du Ballet de Nancy, sont tout à fait investis d'une gestuelle où le bassin et les bras jouent un rôle central dans une chorégraphie qui ne laisse pas de repos. La révélation de cette pièce réside donc surtout dans l'intrusion remarquée de Sakiko Oishi et Marion Castaillet, nouvelles recrues, qui redonnent à voir une danse particulièrement incarnée naguère par Aïcha M'Barek, qui trouve avec Sakiko Oishi une sorte de réincarnation. Les deux chorégraphes lui ont confié un solo poignant à la face, seule contre tout l'orchestre, dont elle s'acquitte avec brio. On y retrouve des jetés très graphiques, une emprise dans le sol qui lui donnent une assurance qui promet et qui rappelle la chorégraphe qui a su trouver une sorte de double pour l'occasion.

Un Amour sorcier qui n'était pas facile à caser entre Narcose et Ces gens-là, qui montre l'étendue et la richesse du vocabulaire comme du savoir-faire de Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou mais aussi la grande sensibilité et le formidable doigté de l'Orchestre Danzas, dirigé par Jean-Marie Machado, particulièrement inspiré de s'être livré corps et âmes à ces deux chorégraphes.

Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou / L'amour sorcier / Une relecture digne d'intérêt

Voilà un spectacle aussi séduisant que remarquable, qui mériterait toutefois quelques aménagements. La relecture d'une œuvre est en effet toujours un exercice périlleux car objet de comparaisons et de critiques qui peuvent s'avérer acerbes, sauf si l'on en respecte l'esprit. Ce qui s'avère cependant être le cas pour cette nouvelle version de L'Amour sorcier (El amor brujo), une œuvre phare de Manuel de Falla pour orchestre de chambre et cantaora, initialement créée au Teatro Lara de Madrid en 1915 pour la danseuse flamenco Pastora Imperio.

Le 25 mai 1925, De Falla présente au Théâtre du Trianon lyrique à Paris une seconde version de son œuvre, remaniée en ballet-pantomime : certains éléments de la partition originale ont été supprimés, entre autres la chanson de l'amour douloureux ; il a également remplacé les parties chantées de la danse du jeu d'amour ainsi que le finale par des éléments instrumentaux. Cette version est popularisée par la compagnie de ballet d'Antonia Mercé, alias La Argentina, à Paris en 1928. Depuis cette date, plusieurs chorégraphes ont repris cette œuvre dans sa musique originale, entre autres Antonio Gades avec le Ballet National d'Espagne en janvier 1989 au Théâtre du Châtelet (sous le titre de Fuego), Blanca Li en mai 1997 à l'Opéra de Nancy, Thierry Malandain en mars 2008 au Grand Théâtre du Luxembourg, Jean-Claude Gallotta en octobre 2013 à la MC2 de Grenoble, Victor Ullate en mai 2017 au Teatro de la Maestranza de Séville et Israel Galván en novembre 2018 au Festival de Jerez. L'œuvre a également été adaptée au cinéma, d'abord par Antonio Román en 1949, puis par Francisco Rovira Beleta en 1967 dans une chorégraphie d'Alberto Lorca interprétée par La Polaca, Antonio Gades et Rafael de Cordoba et, enfin, par Carlos Saura en 1985, avec, à nouveau, Antonio Gades, ainsi que Laura del Sol et Cristina Hoyos dans les rôles principaux.



Photo @ Blandine Soulage

L'argument du ballet a pour origine un thème passionnel écrit par María de la O Lejárraga à partir de légendes gitanes, thème que Gregorio Martínez Sierra reprendra dans le livret. C'est l'histoire d'une tzigane andalouse, Candela, hantée et pourchassée par l'apparition d'un fantôme qui n'était autre que son ancien amant avant sa mort. Pour pouvoir donner libre cours à son nouvel amour et se libérer du sortilège, Candela se voit contrainte de se livrer à la magie noire : aux douze coups de minuit, elle se met à danser autour du feu pour chasser le fantôme. Mais rien n'y fait. Elle imagine alors un autre stratagème et demande à son amie Lucia - qui se prête au jeu - de séduire le spectre jaloux en détournant son attention vers une autre jeune fille, ce qui finit par rompre définitivement le maléfice.

C'est à l'invitation du compositeur par Jean-Marie Machado, passionné par l'Espagne, que les deux chorégraphes tunisiens, Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou, se sont attelés à réaliser une nouvelle chorégraphie pour cette œuvre sur une partition musicale totalement renouvelée, dans laquelle on retrouve cependant quelques accents de la musique originelle. Machado est un compositeur français d'origine marocaine qui, après des études pianistiques, s'initie à la musique pop et au jazz. En 2006, il crée, avec 8 autres musiciens, le nonette Danzas, petit orchestre qu'il dirige encore aujourd'hui. Son style, très éclectique, fait appel entre autres à la musique andalouse, tout particulièrement au fado(1). Son engouement pour la musique et la littérature espagnoles le conduira en outre à s'intéresser de plus près aux grandes œuvres musicales de ce pays. Sa partition de L'Amour sorcier, qui s'avère être une musique lyrique hybride proche de la musique classique, certes mâtinée de musique populaire arabo-andalouse aux relents de Manuel de Falla mais ancrée sur les rythmiques des musiques espagnoles, est une œuvre contemporaine magistrale et d'une puissance étonnante. Elle est servie par une cantatrice virtuose, Karine Sérafin, dont la voix, chaleureuse et bouleversante, n'est pas sans évoquer celle de la regrettée chanteuse égyptienne Oum Kalsoum, célèbre à la fin du siècle dernier dans toute l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient.



Photo @ Blandine Soulage

Les deux chorégraphes, Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou, ont d'autant plus facilement accepté la proposition de Machado que sa musique rappelait celle qui avait toujours nourri et alimenté leur travail par le passé.(2) Leur mise en scène de cette nouvelle version de *L'Amour sorcier*, tout à fait inhabituelle, a l'intérêt de permettre une vision du spectacle à 360 degrés, les six danseurs gravitant autour de l'orchestre placé au centre du plateau ; toutefois, elle s'avère peut-être moins adaptée à une salle de spectacles traditionnelle au sein de laquelle les spectateurs sont répartis frontalement. Ce dispositif, bien que d'une grande originalité, oblitère bien sûr la vision d'une partie de l'action, les danseurs balayant quasiment durant toute la durée du spectacle l'espace qui leur est dévolu, à l'image des aiguilles d'une montre mais dans le sens inverse de celles-ci. La chorégraphie quant à elle, narrative, puissante, engagée, très lisible, s'avère en parfaite adéquation avec la partition musicale, respectant scrupuleusement l'argument original du ballet. Peut-être parfois un peu répétitive, elle a toutefois le mérite d'être servie par des interprètes d'un excellent niveau, tout particulièrement la créatrice du rôle de Candela, la japonaise Sahiko Oishi, dont la présence distille sur l'œuvre un parfum de mystère envoûtant. Seul bémol à mon avis, les éclairages d'Eric Wurtz qui, voulant sans doute jouer avec le clair-obscur, plongent l'œuvre tantôt dans une atmosphère glauque très préjudiciable à la lecture de ce ballet, tantôt violente et aveuglante, extirpant le spectateur de son rêve. Les musiciens eux-mêmes n'y échappent pas, et l'on peut même parfois se demander comment ils parviennent à lire leur partition... Quant aux danseurs, leurs expressions - et les sentiments sous-jacents qu'ils expriment - sont le plus souvent noyés dans une semi-obscurité... Une erreur toutefois fort heureusement aisément réparable

L'amour sorcier / Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou, Le POC d'Alfortville, 11 avril 2019. Spectacle créé le 9 avril 2019 au Perreux-sur-Marne dans le cadre de la 20ème biennale de danse du Val-de-Marne.

(1) En 2003, Jean-Marie Machado crée, avec le saxophoniste américain Dave Liebman, un duo autour d'un répertoire dédié en partie au fado, chant populaire mélancolique portugais qui exploite en général des thèmes récurrents, tels la saudade, l'amour inaccompli, la jalousie, la difficulté à vivre, le chagrin, l'exil, la mort. L'album de ce projet, qui ne sortira qu'en 2008, s'intitule *Caminando*. Il enregistre en 2006 *Sœurs de sang* avec Jean-Philippe Viret et Jacques Mahieux. En 2005, Jean-Marie Machado compose et arrange l'album *Sextet Andalucia* qui reprend les grands thèmes de la musique andalouse.

(2) Tous deux nés à Tunis, Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou travaillent ensemble depuis 1995. Après avoir intégré le Conservatoire de Musique et Danse de Tunis, Aïcha rejoint Hafiz au sein du Sybel Ballet Théâtre. En 2000, ils obtiennent tous deux une bourse de l'Institut Français de Coopération de Tunis et intègrent la formation de l'École Supérieure du CNDC d'Angers. En 2001, Hafiz participe à la Chorégraphie de Inta Omri, tandis qu'Aïcha réalise la chorégraphie du quatuor *Essanaï* (*L'Artisan*). En 2002, elle crée le solo *Le Télégramme*, tandis qu'Hafiz crée le solo *Zenzena* (*le cachot*). En 2003, Hafiz intègre la formation EX.E.R.CE dirigée par Mathilde Monnier. L'année suivante, tous deux créent le duo *Khallini Aïch* dans le cadre des "Repérages Danse" à Lille. En 2005, Ils créent la compagnie CHATHA, réalisent deux duos, *Les Cartes postales Chorégraphiques* dans le cadre du projet "L'Art de la rencontre" conçu par Dominique Hervieu ; la même année, Hafiz devient danseur associé au CCN de Caen sous la direction de Héra Fattoumi et Eric Lamoureux et participe à *La Maddâ'a*, *Pièze* (*Unité de pression*), *La Danse de pièze et 1000 départs de muscles*. En 2006, ils créent ensemble leur première pièce de groupe, le quatuor *Khaddem Hazem* (*les ouvriers du bassin*), présenté à la Biennale de la Danse de Lyon. En 2008, invités une nouvelle fois à la Biennale de la Danse de Lyon, ils créent le quintet *Vu*. En 2011, invités par le Ballet de Lorraine au Centre chorégraphique national de Nancy sous la direction de Didier Deschamps, ils créent *Un des sens pour 28 danseurs*. Depuis cette date, plusieurs autres pièces auront vu le jour, notamment *Do you believe me ?*, *Kharbga*, *Transit*, *Toi et moi*, *Sacré printemps*, *Ces gens là !*, *Narcose*... Ils sont actuellement en résidence à L'Arsenal la Cité de la musique de Metz et au théâtre scène nationale de Mâcon.

Théâtre du blog



Marie-Agnès Sevestre

Spectacle vu au POC d'Alfortville

Prochaine représentation : 13 avril à 19h, Biennale de la Danse du Val-de-Marne, Théâtre Louis Aragon, Tremblay-en-France.

L'Amour Sorcier de Manuel de Falla, variations musicales et chorégraphiques inventives d'après l'œuvre de Manuel de Falla et de Gregorio Martinez Sierra, compositions et arrangements de Jean-Marie Machado pour l'orchestre Danzas, chorégraphie d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou de la compagnie Chatha

La Biennale de la Danse du Val-de-Marne, qui fête sa vingtième édition, présente une nouvelle création de Jean-Marie Machado sur la célèbre partition du ballet pantomime de Manuel de Falla. Il a pour figure centrale la gitane Candela. L'action se déroule des douze coups de minuit à l'aube. Poursuivie par son ancien amant qui, tel un revenant, trouble ses nouvelles amours, la jeune femme convoque ses sortilèges pour lui échapper. Magie blanche, magie noire... Elle jette toutes ses forces dans un combat qui la mènera jusqu'au matin. Mais le fantôme de l'homme ne se laisse pas chasser et revient l'assaillir. Elle imagine alors de jeter son amie Lucia à la tête de l'amant bafoué. Victorieuse, Candela peut enfin se livrer au beau Carmelo.

L'œuvre, créée à l'origine en 1915 pour un orchestre de chambre avec «cantaora», puis adaptée en 1916 pour orchestre symphonique et mezzo-soprano, est réinventée ici par Jean-Marie Machado avec dix musiciens et la voix de Karine Sérafin. Et il a invité Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou, chorégraphes tunisiens, après avoir assisté à leurs derniers spectacles Narcose et Ces gens là ! Le projet de faire voyager le thème des deux côtés de la Méditerranée les a interpellés mais pour échapper au carcan de la narration, ils ont choisi de démultiplier les personnages grâce à trois danseurs et trois danseuses qui autorisent les dédoublements infinis comme les figures de couple ou les dangereux mouvements de groupe.

Un solo au piano de Jean-Marie Machado ouvre le spectacle mais très vite, musiciens et danseurs travaillent en totale symbiose avec la figure du cercle sur les treize tableaux de la partition. La scénographie, à la fois radicale et ouverte à l'imaginaire, emporte le public dans une nuit d'ivresse, d'agitation et dangers : l'orchestre, tel le feu primordial, regroupé au centre de la scène et sur fond noir, laisse ainsi le champ libre au tournoiement incessant des danseurs sur un tapis blanc. Les lumières d'Eric Wurtz jouent délicatement sur les instruments, caressent les cuivres, et laissent s'élever une vibration lumineuse verticale qui renvoie à l'inconnu du destin en se perdant dans les cintres.

Les corps volent et tourbillonnent de la droite vers la gauche, signature habituelle des artistes qui aiment à souligner avec discrétion l'origine de leur écriture. Cette légère contamination de l'Occident par l'Orient nourrit une chorégraphie où s'entrelacent, sans se toucher, les corps et les mains, dans une sensualité toute d'évitements. Mais l'énergie peut devenir menaçante et même destructrice, quand le groupe se jette sur l'amant, le déshabille avec brutalité et le rejette hors de notre vue. Pour Hafiz Dhaou, «Il y a en chacun de nous une Candela» et nous le sentons en voyant ses interprètes d'origine diverse. La chorégraphie touche à son acmé avec le solo, très vertical celui-ci, de Sakiko Oishi, qui fait vaciller par sa puissance, l'éventuel confort d'un univers arabo-andalou.

La métaphore de l'amour et du feu, comme forces aussi puissantes que destructrices, peut sembler rebattue. La surprise vient ici de la redécouverte d'une œuvre musicale dont on ne connaît parfois que La Chanson du feu follet au balancement très sensuel. Jean-Marie Machado, avec ses arrangements et compositions personnelles qui s'entrelacent avec la partition originale, dépoussière et réinvente L'Amour sorcier, lui conférant une forme de méditation sur la cruauté amoureuse. Les chorégraphes qui ont déjà joué avec les codes méditerranéens dans La Vie est un songe de Calderon, mise en scène par David Bobée à Tunis, poursuivent ici leur voyage de Tunisie en Espagne, et d'Espagne en France et, au passage, réhabilitent les sorcières d'aujourd'hui.

L'Amour sorcier, grâce à la rencontre singulière entre Jean-Marie Machado et la compagnie Chatha, provoque les retrouvailles du public avec une œuvre musicale qu'on pourrait penser datée. Et on ne dira jamais assez le charme puissant des corps en mouvement confrontés à un orchestre jouant sur la scène...

Biennale de danse du Val-de-Marne : Création de « L'amour Sorcier »

Lorsque danse et musique entrent en collusion pour mieux dépeindre
l'ensorcellement de l'amour. **ENTRETIENS AVEC SOPHIE LESORT**

Parmi les cinq créations programmées par la Biennale de danse du Val-de-Marne, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou présentent L'Amour Sorcier sur une composition musicale et des arrangements de Jean-Marie Machado présent sur scène avec son orchestre Danzas.

Les deux chorégraphes de la compagnie Chatha et le compositeur nous racontent l'émergence de cette folle rencontre.

Danser Canal Historique : Comment est né ce désir de travailler en étroite collaboration avec Jean-Marie Machado ?

Hafiz Dhaou : C'est la première fois que nous travaillons ensemble et c'est Jean-Marie qui nous a contacté parce qu'il cherchait un ballet pour sa musique.

Aïcha M'Barek : J'étais très étonnée que Jean-Marie nous appelle parce que la musique de répertoire ne fait pas partie de notre univers. Il nous a semblé perturbant de s'atteler à un document écrit. Par la suite, lorsque nous avons écouté sa manière d'aborder la musique imprégnée de plusieurs références, nous avons accepté parce que nous avons compris que nous ne serions pas obligés d'être dans la narration, et pourrions nous approprier l'œuvre à notre manière. Durant six mois, nous avons appris à nous connaître, nous avons parlé, échangé, discuté, pour enfin réaliser que nous pourrions mettre en relief la musique jouée sur scène en corrélation avec une chorégraphie. Jean-Marie nous a tendu une perche et nous avons mordu à l'hameçon.

DCH : Pour quelles raisons avez-vous ressenti le besoin de travailler conjointement avec une compagnie de danse contemporaine ?

Jean-Marie Machado : Un jour, le saxophoniste de l'orchestre m'a proposé une version de L'Amour Sorcier de Manuel De Falla. Comme j'avais créé Danzas il y a plus de dix ans, j'ai pensé que c'était le moment d'enfanter cette pièce emblématique avec des chorégraphes. Il était évident pour moi que l'écriture du mouvement forte et bouleversante d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou possédait tous les atouts pour conter cette histoire d'amour et d'ensorcellement.

DCH : Pourquoi les onze musiciens et la chanteuse de l'orchestre Danzas sont-ils placés au centre du plateau.

Aïcha M'Barek : Dès le début de notre travail nous étions d'accord pour que l'orchestre ne soit caché ni dans une fosse ni derrière un cyclo. Une fois que nous avons décidé que la musique serait la charpente du spectacle, sa place en cercle au milieu du plateau est devenue une évidence.

Hafiz Dhaou : Quand nous avons proposé cette idée à Jean-Marie, c'était pour nous une certaine façon de célébrer une vraie aventure. D'autre part, il était nécessaire que l'on voit les musiciens qui représentent à eux seuls une certaine forme de ballet, aussi bien dans leurs façons jouer leurs instruments, mais aussi parce qu'ils se déplacent et font parfois corps avec les six danseurs. En plus Jean-Marie étant au piano, le tout forme une espèce de vase communiquant.

DCH : Et vous avez été d'accord ?

Jean-Marie Machado : Je trouve intéressante cette décision du plein centre et cette rotation avec la danse. Cela instaure un dialogue, une collusion entre les uns et les autres. Je ressens quelque chose de très fraternel où la danse et la musique se tissent et frictionnent.



DCH : Comment s'est déroulée la construction de L'Amour Sorcier ?

Aïcha M'Barek : Nous avons écouté plusieurs fois attentivement l'enregistrement de la musique. Puis nous l'avons quittée pour travailler avec les danseurs. On a ressenti très vite le rythme intérieur ainsi que le sens qui nous a inspiré. C'était comme une gestation qui fait sortir un état de corps, met en avant de grands thèmes et aussi les rituels qui ne sont pas forcément collés à l'œuvre elle-même. Du sens giratoire de la chorégraphie émanent le feu, l'envoutement, l'amour...

Hafiz Dhaou : Notre intention était de situer la danse comme une continuité basée sur une ronde afin que les spectateurs soient baignés par la présence des corps. Nous avons renoué avec la danse de bassin puis avons intégré la spirale, l'élévation, les élans... qui assument pleinement la montée en puissance. Les costumes sont de la teinte des flammes. Mais Le plus formidable c'est que nous sommes arrivés à travailler à distance, car notre temps de rencontre avec les musiciens a été très court, à peine 10 jours.

DCH : Quelle est l'histoire de L'Amour Sorcier de Manuel De Falla ?

Hafiz Dhaou : Composé en 1915 sur un livret de Georgio Martínez Sierra, L'Amour Sorcier raconte l'histoire d'une gitane pourchassée par un revenant, son ancien amant et fiancé, troublant son amour avec son nouvel amant. Jeteuse de sorts pratiquant la magie blanche et la magie noire, aux douze coups de minuit, Candela se met à danser autour du feu pour chasser le fantôme. Mais rien n'y fait. C'est pour cela qu'elle imagine alors un autre stratagème et demande à son amie Lucia de séduire le fantôme. Et alors que celui-ci a l'attention détournée par la jeune beauté, Candela peut enfin se livrer à son nouvel amour. La danse, la notion de rituel, et le chant sont de parfaits éléments pour allier chorégraphie et musique.

Jean-Marie Machado : Le magique, le mystère, le revenant, l'envoutement, l'amour et l'ensorcellement se regroupent dans cet ouvrage si bien organisé par le compositeur.

DCH : C'est important de nos jours de parler d'amour ?

Hafiz Dhaou : Oui bien entendu, mais aussi d'amitié et de générosité. On a tendance à les oublier au profit de la peur et de la frayeur. Et pourtant c'est l'un des piliers d'une société qui se cherche aujourd'hui et nous osons espérer que le public percevra cette ode à l'amour comme un temps de répit bien que cet ouvrage ne soit pas toujours dans la douceur. Car l'amour est doux et passionné, troublant comme le feu.

DCH : D'où la sensualité de la chorégraphie ?

Hafiz Dhaou : Nous avons conçu cette création comme un duo et un combat entre musique et danse. Ainsi, la chorégraphie est chaloupée, elle se veut ensorcelante, puissante, voluptueuse. Même si, tout comme la composition musicale de Jean-Marie, nous nous sommes éloignés de la narration et du flamenco, mais nous avons respecté le socle de cet ouvrage soit : à la vie, à l'amour, à la mort !

DCH : Avec six danseurs, onze musiciens et une chanteuse sur scène, vous proposez un grand et vrai spectacle.

Aïcha M'Barek : C'est exceptionnel ! En fait, nous retrouvons le style de nos premières pièces. Nous venons tous d'horizons différents. Notre compagnie Chatha n'est pas un ballet et Danzas n'est pas un orchestre classique, pour autant, nous utilisons des outils qui s'apparentent car chacun de nous a déplacé son univers pour créer une rencontre insolite où le tout tisse une dramaturgie puissante et un subtil dialogue multiculturel.



Photo @ Blandine Soulage

Ces Gens là !
création festival instances
Espace des arts scène nationale de Chalon-sur-sône

Ces gens là !

Création Festival Instances Chalon-sur-saône
Espace des Arts

DANSER
canal historique

CRITIQUE

THOMAS HANN

DANSE CANAL HISTORIQUE 21 NOVEMBRE 2018



Le couple tuniso-lyonnais confirme sa nouvelle identité chorégraphique avec un quintet aussi poussé et vertigineux que la voix de Jacques Brel. A voir du 4 au 6 février au Tarmac dans le cadre du festival Fait d'Hiver

Mois après mois, création après création, en France et au-delà, la tendance se confirme : La fête est de retour dans la danse contemporaine. Une ambiance clubbing sur le plateau, une belle part de sensualité et une aspiration à inclure le public dans un espace partagé, voilà les ingrédients d'une recette à succès qui s'impose, de plus en plus. Où l'on voit Dionysos rejoindre Terpsichore en mode dance-hall. Et ce goût de la vie n'est en rien en train d'uniformiser la danse. Il est au contraire passionnant de voir les variations infinies, proposées par les chorégraphes qui écrivent là, collectivement, un véritable almanach du retour aux sens, revenant à une danse qui inclut le spectateur (sans nécessairement l'inviter sur le plateau).

Ces gens là d'Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou s'affirme pleinement et commence dans un espace obscur, balayé par quelques faisceaux de lumière, comme sur une piste de danse, le DJ opérant en fond de scène. Il s'agit de Haythem Achour alias Ogra, figure marquante de la scène électro tunisienne et DJ renommé. Il avait composé la musique pour Narcose, créé en janvier 2017 [lire notre critique], et le couple M'Barek/Dhaou l'a ici invité à rejoindre les danseurs sur le plateau. Ce qui ne signifie pas qu'Achour dégage des musiques de danse à tout-va. Il est tout autant un maître des ambiances sonores, des sons continus et des crépitements de l'univers, et il expose ici son affinité avec les débuts de la musique électronique, quand il convoque des lignes mélodiques rendant hommage au groupe Kraftwerk.

Fête et drame

La filiation avec Narcose est évidente, au-delà de l’empreinte musicale de Haythem Achour. Fête et drame étaient déjà au rendez-vous, et les corps suggéraient un état sous pression atmosphérique maximale, amenant le passage vers un état second.

Ces gens là est empreint de la même radicalité. Que le quintet ralentisse ses mouvements en formant un cercle ou qu’il se lance dans des boucles répétitives jusqu’à ce qu’on ne sache plus si les corps sont réels ou virtuels, le spectateur finit pas se sentir comme aspiré vers l’espace scénique.

Les ambiances lumineuses sont tout aussi intrigantes. Xavier Lazarini plonge l’ambiance club du début dans un fin brouillard virtuel, créant une instabilité déconcertante, où le sol semble se dérober au regard - ou bien marchent-ils sur des nuages ? - pour ensuite faire passer des barres lumineuses sous les pieds des danseurs. Ils ont cinq à pousser une sorte de cri du corps, où les bras se démènent pour se jeter vers d’autres espaces-temps, où on danse à la fois en force et dans la joie, où les mouvements semblent exploser dans des corps très amples, sauvages et pourtant minutieusement contrôlés.



Migrants, teufeurs, supporters... : Ces gens-là

C’est à partir de là que l’on peut s’interroger à propos du titre, référence évidente à la chanson de Brel, qu’on entend en fin de parcours. Car parcours il y a, si ce n’est périple. Certains tableaux évoquent des danses traditionnelles ou des moments d’ivresse, d’autres des situations dramatiques où les moins épuisés sauvent ceux qui sont en train de s’écrouler. De soif, peut-être. Sont-ils des migrants dans le désert ? Ils semblent chevaucher le radeau de la Méduse avant de retrouver des moments de liesse, tels des supporters après une victoire. Mais les images ne sont définies par aucun accessoire. Seule la danse, le jeu ou la musique lancent des pistes.

Et Brel, dans tout ça ? Tout d’abord, la danse dans Ces gens là est scandée et poussée à l’extrême, comme la voix de Brel, allant toujours au bout de toute haleine, de toute articulation, touchant à un endroit où on n’a plus rien à perdre. Et puis, cette pièce nous interroge quant au regard que nous portons sur tel groupe, telle communauté.

Ensuite, elle est loin, l’histoire d’amour impossible évoquée par Brel, aussi loin que les petits bourgeois visés par ses paroles. Mais les désignations et assignations du style « ces gens-là » se multiplient, contribuant à renforcer les frontières. La pièce d’Aïcha M’Barek et Hafiz Dhaou nous invite à sauver nos corps et nos âmes en faisant la fête ensemble, pour dépasser les humiliations et les drames que les uns infligent aux autres.

“Ces gens-là” : un texte cru et violent de Jacques Brel interprété par des danseurs

Jeu 31.01.2019 Rosita Boisseau

Télérama



Photo @ Blandine Soulage

Les chorégraphes Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou traduisent la chanson de Brel en gestes. Un propos radical, intemporel, sur l'intime et la cruauté.

Le choix est raide ; le parti pris, assené. Ces gens-là, la nouvelle pièce des chorégraphes Franco-tunisiens Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou emprunte son titre à la fameuse des chanson de Jacques Brel.

Interpréter ce texte cru, violent et terrible, écrit en 1965 par le chanteur-compositeur, c'est mettre la barre particulièrement haut. Comment incarner, en dansant l'aîné « avec son gros nez », la mère et « sa belle gueule d'apôtre », la vieille « qu'a l'oseille »... « Au départ, nous avons seulement gardé le titre, et puis nous avons trouvé que ce croquis social était toujours d'actualité, expliquent-ils. La force de la parole et l'imaginaire convoqués par Brel sont intemporels. Ça reste un coup de poing dans le ventre. »

Des œuvres politiques

Avec cette création pour cinq danseurs et le musicien électro Ogra, collaborateurs de longue date, les deux chorégraphes, à la tête de la compagnie Chatha, basée à Lyon depuis 2005, explorent différents thèmes sur le plateau. « Nous évoquons la perception, parfois fausse, que nous avons les uns des autres, les relations entre les gens, l'ignorance de plus en plus grande aujourd'hui et, évidemment, la question de la différence, précise Hafiz Dhaou. L'idée de ce spectacle est née pendant la tournée de notre pièce Sacré Printemps au Moyen-Orient, où le public nous a mis dans la position de spécialistes des révolutions arabes. Nous ne savions pas comment réagir par rapport à ça. Nous ne parlions pas seulement de la situation tunisienne. Nos spectacles tentent d'aller au-delà de situations précises, pour parler de tous. »



Photo @ Blandine Soulage

Avec *Ces gens-là*, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou ajoutent un nouveau chapitre à un parcours rythmé par des œuvres intimement politiques. En 2009, *Kawa*, solo à deux, inspiré par le poète palestinien Mahmoud Darwich, évoquait la résistance au milieu de monticules de tasses blanches. Deux ans après, *Kharbga*, jeu de pouvoir, déployait ses tourbillons au milieu d'un désert de cailloux où perçait parfois une fleur rouge. *Sacré Printemps* (2014) plantait le drapeau de l'insurrection au milieu d'une foule de silhouettes en carton. Dans *Narcose* (2017), on se débat contre l'asphyxie avec rage. Abstraction explicite, charge nerveuse, sens du groupe ramassé dans un élan sauvage, le geste d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou exacerbe la vitalité de l'humain et son courage. « Avec Brel, nous continuons à parler de l'intime de chacun, de la cruauté, mais il y a un certain apaisement qui apparaît au fil du spectacle, précise Aïcha M'Barek. Nous ne cherchons pas à illustrer la chanson que l'on entend sur scène, mais elle nous a permis de trouver des états physiques particuliers entre les danseurs. Rien que la façon dont Brel chante, bégaie, balbutie, nous a donné envie de travailler sur des corps qui tanguent et qui ballottent. L'humain n'est pas parfait, et c'est sa richesse. »

Danse. Sur l'état d'urgence traversé d'instant de répit

Lun 11.02.2019 Muriel Steinmetz



Dans *Ces gens-là !*, pièce présentée au festival *Faits d'hiver*, la musique techno manipule cinq danseurs et contamine jusqu'aux corps des spectateurs.

Le festival *Faits d'hiver*, qu'orchestre avec talent Christophe Martin, se déploie dans Paris et un peu au dehors jusqu'au 20 février (1).

Au Tarmac, les Tunisiens Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou présentent *Ces gens-là !* (clin d'œil à la chanson de Brel) pour cinq interprètes. D'entrée de jeu, des spots, braqués sur la salle, aveuglent les spectateurs. On se souvient que dans *Narcose*, leur précédente pièce, les jeux de lumière « fliquaient » le sol. Ici, la violence s'accroît, puisque les lampes visent les visages, autrement dit les identités, du public d'abord, des danseurs ensuite, tous très agités sur le plateau. Fini les langueurs fuyantes, les élans immobiles et les abandons bruts de *Narcose*. Une aveugle violence s'invite sur les planches tant les corps, ultradynamiques, semblent mus par le DJ en fond de scène (Haythem Achour alias Ogra, figure marquante de la scène techno tunisienne), planqué dans l'ombre derrière sa console. Il manipule les sons et les êtres, contraints d'évoluer sur son tempo autoritaire. Du coup, toute tentative de communication entre individus est brouillée. S'extirper du fil continu de l'information musicale s'avère impossible. Chacun, à défaut de danser avec son voisin, se replie sur lui-même et « s'éclate » en solitaire. L'appareil visuel influe également sur la qualité de l'action. Ses faisceaux (lumières de Xavier Lazarini) qui rôdent restreignent les mouvements aux endroits où ils scannent et surveillent. Les stridences sonores, le tempo grave du beat produisent un bruit omniprésent. À force, les spectateurs s'habituent et les corps sur scène aussi qui s'engluent, gavés, abrutis par la surinformation venue du dehors. Aucune possibilité d'action collective.

Ensuite, les individualités s'éparpillent dans des lenteurs imprévues. Les corps se laissent ainsi retourner, au sens policier du terme. Ils sont tantôt ultranerveux, tantôt comme anesthésiés. Sans initiative, éperdus de vitesse ou de lenteur, ils s'ankylosent dans le trop, trop de sons, trop de lumières, trop de sollicitations impérieuses.

Des passages au noir pour mettre en lumière la précarité, la guerre...

Les spectateurs et les interprètes sont immergés dans le même bouillon, soumis à des perceptions identiques, face au dispositif scénique tantôt directif à outrance et tantôt festif, avec des passages au noir pour signifier, sans doute, un monde en crise dont les caractéristiques essentielles seraient l'obscurantisme, la précarité, la guerre... L'état d'urgence s'avère alors traversé d'instant de répit. Ne dirait-on pas que c'est pour mieux ancrer l'esprit de domination ? Dans ces rares brèches, chacun remue du bassin en rotations lentes et les bras sont agités au-dessus de la tête. Les corps épousent l'apparence de lianes ou de bulles presque transparentes. On va jusqu'à penser qu'on pourrait leur passer à travers. C'est sans compter avec la reprise en main de la musique, qui investit de nouveau les organismes et les têtes. Le moindre déplacement est du coup assujéti à une astreinte de soumission qui contamine un public remuant malgré lui sur son siège, à son corps défendant en effet. On éprouve alors l'anéantissement de toute volonté propre et le renoncement sensible aux autres. Un groupe pourtant se forme avant de s'effiloche, passant outre les cris lancés dans la pénombre sagement entretenue. Pour finir, la techno qui bat à coups profonds ranime chacun à point nommé pour mieux l'endormir.

INF|ERNO

« CES GENS-LA ! », LES TRAVAILLEURS DU CORPS

Emmanuel Serafini

Envoyé spécial à la Scène nationale de Macon

Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou se sont rencontrés dès leurs douze ans, en Tunisie où ils sont nés et, depuis, ils ne se sont pas quittés. Ils ont créé leur compagnie – Chatha, une danse en tunisien – en 2005 après avoir improvisé Khallini Aich, un duo dans le grand théâtre de Tunis, pièce qu'on peut revoir en partie dans le récent programme du Groupe Grenade, dirigé par Josette Baiz.

Formés au CNDC d'Angers – période Bouvier-Obadia – avec Johanna Mandonnet, Stéphanie Pignon et Grégory Alliot leurs danseurs depuis ce temps-là, ils ont traversé ensemble ou seuls bien des univers qui ont marqué. Tantôt entre mille tasses, bercés par les poèmes de Mahmoud Darwich : Kawa, tantôt derviches sur les pierres de Kharbga... ils ont été saisis de narcose, état flottant dû à un excès d'azote dans les poumons. On comprend qu'il soit difficile d'en sortir. C'est sans doute pourquoi dans leur dernière pièce Ces Gens Là ! il persiste des traces de cette danse sous hypnose, de ces gestes trop amples pour être naturels ou exécutés dans un état normal.

Lorsque la musique démarre et que, dans le fond de la scène, le DJ OGRA, placé en hauteur, devant le tapis de danse blanc, assiste avec nous au surgissement des danseurs à jardin, on sait que la pièce sera un moment marquant.

Tous ensemble, groupés, comme un seul corps, ils vont passer la pièce à se disséminer sur la scène. Les corps semblent glisser sur le sol immaculé. De Narcose, l'apesanteur persiste. Quelques contacts et portés provoquent un court moment d'ensemble. Le geste est étrange. Les jambes semblent faire du sur place, alors que les bras se jettent dans l'air, poussés à l'extrême, comme décollés du buste. On pense aux membranes des poulpes sous l'eau, aux algues flottant dans le ressac de la mer. Il y a quelque chose de surnaturel, ces gestes ne peuvent se voir finalement que dans un état de perception particulier, subséquent à une narcose, peut-être... Les danseurs, qualifiés par Hafiz Dahou de « travailleurs du corps », sont d'une maîtrise sans égal et l'ajout de Fabio Dolce et Phanuel Erdmann, tout droit sortis du Ballet de Nancy, ne changent rien à la maîtrise qu'ils ont tous d'une partition écrite, qu'ils se doivent de réaliser dans le moindre détail et dans le temps impartis...

Le plus étonnant dans cette pièce, c'est la danse de la lumière. Xavier Lazarini, créateur de ces effets signe là une partition extraordinaire qui se tient de bout en bout. D'ordinaire, on place les projecteurs pour éclairer les personnes sur scène. Là, comme pour la danse qui se déplace au gré de l'attraction des interprètes, les projecteurs ont leur propre rythme, leur propre axes et le final est totalement saisissant. Scintillement, grandes bandes passantes blanches qui font penser aux traits d'un Buren... c'est un véritable arsenal lumineux qui accompagne la spectacle.

Haythem Achour (alias OGRA), une fois encore, après Narcose, laisse éclater sa musique faite de nappes de sons qui, elles aussi, jouent leur rôle, transmettant dans la salle une dynamique et une attention étrange. Elle fascine. Elle laisse s'installer en nous un état mi éveillé – mi somnolant, entre un rêve profond laissant entrevoir des gens qui se déplacent au gré de notre imagination et une réalité qui ne laisse pas en repos.

Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou sont donc sortis de Narcose pour tomber dans une faille spacio – temporelle faite de souvenirs, celle d'une chanson qui symbolise tant pour eux, mélangé à des visions d'un monde qui se porteraient bien.

Avec Ces gens là !, on repense à Franchir la nuit, la dernière création de Rachid Ouramdane pour la Biennale de danse de Lyon, où ce ressac d'eau, ces corps immergés, livrés à eux-mêmes ne pouvaient pas ne pas nous faire penser aux migrants qui s'échouent sur les plages de l'Europe, vision qui nous vient aussi avec cette pièce à la fois optimiste et profondément inquiétante.

Loin de la chanson de Brel mais proche de son sens ; Ces gens là ! ne laisse pas indifférent. Les danseurs donnent tant d'eux, leur prise de risque est réelle. On sort ébloui d'un moment à part, réaliste, plein de suggestions sur notre temps.

Théâtre du blog

Marie-Agnès Sevestre

Spectacle vu au TARMAC le 04.02.2019

Ces gens là !

Créée en novembre 2018 à Chalons sur saône, la dernière œuvre de la compagnie Chatha était présentée au TARMAC en ce début de février. Si le titre joue avec celui d'une chanson de Jacques Brel, une des plus connues sans doute, il ne convient pas de regarder le spectacle à l'aune de la théâtralité dénonciatrice du grand Jacques, qui incarne tour à tour tous « les autres », plus pauvres, plus riches, plus saouls, plus bêtes.

S'il ne reste que le titre Ces gens là ! c'est avec un point d'exclamation qui n'est pas sans signification : car sur scène c'est un groupe humain, un collectif qui vit, se débat, se déchire, se retrouve. Et nous sommes, nous le public, inclus par la lumière, dans l'espace indifférencié (d'une boîte, d'un sous-sol, d'un club ?) où se déroule une cérémonie qui nous concerne.

La présence surplombante d'un DJ, comme il est d'usage dans les fêtes techno, est ici voilée : dieu tutélaire et manipulateur, il mène à sa guise ce groupe de 5 danseurs. Au sol, passe régulièrement un faisceau de lumière, tel un scan, qui peut-être indique une puissance d'observation, de contrôle. Sont-ils libres de danser ces trois hommes et ces deux femmes, aux allures si contemporaines, si libérées, si individuelles ?

Personnages solitaires sans doute, chacun dans sa bulle d'extase, jouant parfois de ralentis et de rapprochements furtifs, avant de repartir dans la transe. Jeunesse qui jouit, souffre, cherche de l'air et s'abandonne parfois à un corps à corps, dans un duo sensuel, avant de retourner à l'indifférence, parfois à l'affrontement.

Les deux chorégraphes tunisiens ont beaucoup fouillé, depuis 2011, le jeu des corps dans une société bloquée qui explose soudain : Sacré Printemps en a été la quintessence. Depuis 2016 et leur précédente production Narcose, créée à Bonlieu-Annecy et présentée au festival des Francophonies en 2017, ils ont écrit une nouvelle page de leur travail : ils ne sont plus sur scène et travaillent désormais de l'extérieur du plateau, avec des danseurs qui les accompagnent fidèlement, notamment deux danseurs issus du Ballet de Lorraine.

Et cela se ressent dans cette dernière proposition : le groupe est devenu totalement organique. Donc lorsque le titubement, l'effondrement, l'agonie peut-être, surviennent, (et on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec les victimes des journées convulsives de décembre 2010 et janvier 2011 à Tunis), c'est une énergie venue du fond de leur jeunesse qui réveille la vitalité amochée de ces corps à terre. Des prénoms sont jetés au vent : des disparus ? Leurs morts et la remontée de la musique par un beat plus fou les renvoient à l'obligation de vivre.

Le performer Ogra, déjà présent sur Narcose, compose une heure de set non stop. En serrés dans cet univers sonore qui n'a rien d'improvisé, et habillés par les lumières très travaillées de Xavier Lazarini, les danseurs sont tour à tour marionnettes d'un possible totalitarisme abstrait, figures exultantes d'une jeunesse joueuse, victimes de combats fratricides et sans issue. Mais les chorégraphes ne nous laissent pas repartir avec un sentiment qui pourrait être celui de la fatalité : Ogra quitte ses platines et rejoint les danseurs pour ce qui pourrait être, enfin, une fête.

Moins théâtral que Narcose, moins terriblement pessimiste aussi, Ces gens là ! permet à un public plus large d'approcher les soubresauts de la société tunisienne, car c'est une œuvre marquée d'humanisme et de tendresse.

On pourra retrouver leur prochaine création L'Amour sorcier lors de la prochaine Biennale de la Danse du Val de Marne

Presse
NARCOSE



Rencontre

GALLIA VALETTE-PILENKO Lyon Septembre 2016

Pourquoi avez vous choisi ce titre ?

Aïcha M'Barek : La narcose c'est un état du cerveau quand celui-ci est privé d'oxygène. Ce manque là provoque des hallucinations, peut créer une désorganisation de la motricité, un manque de coordination et altérer la conscience. Et ainsi troubler la frontière entre vérité et réalité. Il y a ce va-et-vient entre le corps en état de dormance et le cerveau conscient qui produit des images. C'est cette bascule qui nous intéresse. Cette fissure dans lequel nous nous infiltrons.

Pourquoi ?

A.M. : Parce qu'au fil de nos recherches nous avons fait des analogies entre cette narcose et le monde d'aujourd'hui.

Hafiz Dhaou : on se déconnecte de la réalité, on vit de manière éveillée une autre réalité altérée par les images que le cerveau reçoit. Tout est amplifié, glorifié, sublimé.

A.M. : Comment à notre époque chacun construit sa propre vérité. Comment on peut cohabiter avec une certaine réalité collective, commune, en s'arrangeant pour que tout s'organise autour de soi. Que pour vivre cette réalité que je cherche à atteindre, dont je deviens acteur, dépendant, je reviens à la charge pour reconforter cette vérité personnelle même si elle ne correspond pas forcément à la réalité des autres.

Pouvez-vous approfondir ?

H.D. : Se dire qu'on sait ce qu'on lâche, mais qu'on ne sait pas ce qu'on découvre. C'est d'ailleurs comme ça que nous avons travaillé avec les danseurs. On entre dans un monde où on lâche tout pour découvrir ce qui va advenir. Dans le temps du réel, on abandonne la réalité pour essayer de découvrir d'autres façons de voir cette réalité.

A.M. : on s'est reconnues. On a reconnu le comportement et l'état d'être de la société dans laquelle on évolue, et l'état d'être de certains d'individus. L'un influence l'autre, sans qu'on sache comment ça s'organise, dans une société qui se radicalise, pas seulement d'un point de vue religieux. La radicalisation, ça veut dire, comme l'a dit Hafiz tout à l'heure, j'abandonne ce que j'ai pour aller vers un ailleurs même si je ne maîtrise pas ce que je vais accomplir, atteindre et ce que ça peut provoquer dans ma vie.

H.D. : la narcose est le reflet de cette société qui s'appauvrit en oxygène. Quand je dis oxygène ici, je veux dire l'autre, l'humain et ce qu'il irrigue et diffuse. Hélas, de plus en plus, la société s'organise pour remettre en question ces valeurs et créer des certitudes, notamment celles que l'autre est un danger potentiel pour ma culture, une remise en question totale de la société. Pour échapper à tout ça, on essaie de se concentrer sur le corps, l'état de corps, cette quête personnelle des un.es et des autres. À l'inverse de nos pièces précédentes qui se posaient en miroir de la société, témoignaient de l'état du monde, celle-là va se concentrer sur l'individu.

C'est-à-dire ?

H.D. : Nous remettons en jeu notre gestuelle. Nous imposons un état de corps aux interprètes, qui sont obligés de mettre une part d'eux mêmes en jeu. Nous travaillons sur l'apnée. Danser en apnée, ça veut dire quoi ? Qu'est ce ça produit dans la danse ? On part de l'expérience pour aller vers une forme de fiction.

Comment est née cette pièce ?

Nous avons envie de travailler autour de l'image, les images qui ont envahi notre quotidien. Ce qu'on montre, ce qu'on cache. L'idée de départ était de faire une pièce à partir de trois points de vue, trois individualités. Travailler sur l'interprétation et la vision de chacun.e. Comment cette vision peut devenir univoque et créer un décalage ? Comment on arrive à suivre un chemin qui emmène au point de non-retour ?



AVIGNON OFF : AÏCHA M'BAREK, HAFIZ DHAOU : NARCOSE (ÉTAPE DE TRAVAIL) – LA PARENTHÈSE

GRAVITY

Pour signer leur retour dans la cour de La Parenthèse dans le cadre du programme La belle Seine Saint Denis, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou n'y vont pas avec le dos de la cuillère – ni même d'une pelle, comme le spectacle précédent de Satchie Noro et Dimitri Hatton Bruissements de pelles. Grégory Alliot rentre, déterminé, opérant une rotation vive des bras donnant l'impression qu'il y en a plusieurs, qu'ils sont immenses... Il gardera cette ligne droite de cours à jardin pendant quasiment toute la durée du spectacle. Seul son buste bouge. Les jambes et les pieds semblent ne pas lui servir. C'est prodigieux. Entre Stéphanie Pignon et Johanna Mandonnet suit quelques minutes après, toutes deux plus habituées de la cour comme du travail des deux chorégraphes.

Dans ce travail en cours, Aïcha M' Barek et Hafiz Dhaou donnent le ton de ce que sera sans doute l'ambiance voire la danse de leur prochaine création. Pas de sol. Pas de porté. Pas de corps qui se touchent. Chacun dans son spleen. La danse va vite. Elle est puissante. Chacun des danseurs trace son sillon. Il y a une urgence. Le rythme se calme. Une sorte d'échappée lunaire, comme en apesanteur. Les yeux sont mis clos. Le sommeil artificiel de Narcose est bien là. Les danseurs ont fixé la face côté jardin à notre gauche et leur échappée prend toujours ce trajet. Une fois arrivés au bord du plateau, ils retournent à leur place et reprennent leur danse. Ils s'immobilisent. Ils se tournent face à nous. C'est la fin. Ca dure 30'.

C'est beau et fort. C'est la preuve d'une maîtrise magistrale du propos, de la direction des danseurs car, fait rare, aucun des deux chorégraphes ne danse dans ce trio et pourtant ils sont là. On reconnaît l'urgence de leur danse, son côté essentiel, vital. Ils ne produisent pas une pièce de plus. Ils affinent un geste qu'ils portent longtemps en eux.

Ils vont être artistes associés au CCN de Belfort et ce n'est pas du luxe pour des artistes qui arrivent à maturité et qui sont sans doute dans leur génération les plus attachants et les plus délicats des auteurs chorégraphiques. A voir donc, les yeux grands ouverts !

NARCOSE 12 janvier 2017

INF|ERNO

Par Etienne Spaé

Nage en eau trouble.

On avait laissé Aïcha M'Barek, Hafiz Dhaou et le trio de danseurs dans la cour de la Parenthèse à Avignon OFF et les revoici dans leur lieu de prédilection, presque chez eux, à Bonlieu, Scène Nationale d'Annecy, soutien fidèle de la plupart de leurs créations chorégraphiques.

Cette fois-ci, pas de tasses à café comme dans Kawa, pas de cailloux comme dans Kharbga, pas de figurines grandeur nature comme dans Sacré Printemps ! ... Non. Un plateau vide. Simplement. Un noir profond et dense qui sera sculpté par les lumières de Xavier Lazarini qui va accompagner les images puissantes et fortes de ce nouveau trio Narcose.

Depuis leurs débuts en 2004, Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou savent que la première image d'un spectacle est fondamentale. Ici, ils ne ratent pas leur coup.

Les danseurs entrent par le côté cour de la scène et sortent dans un line-up précis et puissant par l'autre coté. Cette écriture de droite à gauche rappelle que les deux artistes sont tunisiens et de langue arabe. Ils sont de l'orient. Ils vivent et regardent l'occident. Leurs racines, leur culture, sans être ostentatoires, vont donc fonder le propos de cette pièce.

A Avignon, les mouvements des bras, amples et rapides, faisaient penser à des moulins à vent puis, progressivement venaient à se ralentir voire à se raréfier. Dans cette nouvelle version aboutie, le geste de départ nous plonge dans un état de rêve, comme si un liquide amniotique emplissait le plateau et que, comme dans le ventre maternel, tout était possible mais modifié, comme en apesanteur. Tel ce geste lent de Stéphanie Pignon, chevelure au sol, pour se relever...

Si le décor est inexistant et les lumières primordiales, c'est la création musicale en direct du tunisien – lui aussi – Haythem Achour, plus connu sous le pseudo de OGRA, qui va faire la différence. Un son techno, tantôt amplifié pour faire penser aux sons indus, tantôt salis pour tomber dans une sonorité semblable à des bruits au fonds du cale d'un bateau. Aussi angouissant que réaliste...

Cette musique est envoutante. Elle prend par le col et ne nous lâchera qu'à la fin du spectacle, et encore...

Bien sûr, la performance de cette nouvelle pièce vient des danseurs qui semblent sous emprise. Et si Grégory Alliot et Stéphanie Pignon occupent au début la scène, ils sont vite troublés par Johanna Mandonnet, sorte de feu follet lancée sur scène, telle une boule de billard, pour troubler ce premier tableau particulièrement réussi.

Et tout le reste de la pièce sera de cette teneur. Rien que des corps, des états, des tensions, convoquant des images claires, vraies qui rappellent des choses plus ou moins joyeuses, plus ou moins choquantes mais qui sont laissées à l'appréciation du spectateur qui n'entrevoit jamais ni malaise ni provocation mais qui reste captivé par ce qu'il voit et ne cesse de reconnaître, sans s'expliquer pourquoi, là, ici, sur cette scène, il le supporte... Est-il sous état de la Narcose voulue par les chorégraphes ? Sans doute et c'est la grande réussite de ce cette nouvelle pièce.

Toutes les choses de la vie sont explorées, mises à nues, tentées. Cette pièce apporte une nouvelle vision de l'univers des artistes. Ils se sont lancés un défi. Ils ont entamé une course folle et lucide contre toutes ces images qui saturent notre monde, qui modifient notre capacité à vivre ensemble. Ils osent une pièce politique et esthétique qui les montre sous un autre jour, d'une manière où on ne les attendait pas.

Tout au long du spectacle, les expériences que nous avons nous-mêmes tentées en coupant notre respiration, en tentant des figures impossibles rendues abordables sous l'eau, tout nous revient, jusqu'à Archimède qui se vérifie sans cesse. Et pourtant nous sommes à l'air libre. C'est dire le pur exploit.

Danse : Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou, un furieux pas de deux

Par Léo Pajon du 22.10.2017

Le couple de danseurs d'origine tunisienne poursuit avec « Narcose », son nouveau spectacle, un travail percutant sur l'intime et le politique.

La première rencontre fut surprenante. C'était à la fin de 2016, dans le Boeing qui ramenait en France des danseurs de la triennale de danse de Ouagadougou. À deux sièges d'un passager ronflant sereinement, Hafiz Dhaou nous parlait en chuchotant de la difficulté, pour un chorégraphe d'origine tunisienne vivant en France, à éviter les clichés.

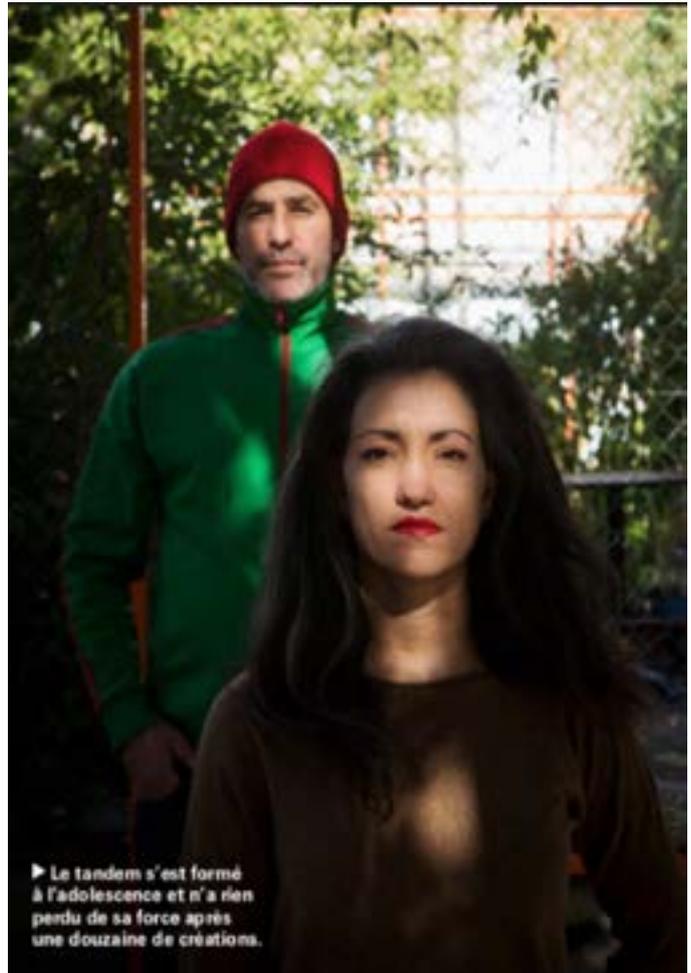
On lui avait proposé un portrait, il avait décliné. C'était bien la première fois qu'on rencontrait un artiste qui ratait une occasion d'être médiatisé. Il préférait qu'on organise quelque chose plus tard, en prenant notre temps, et surtout avec sa femme, partenaire à la ville (deux petits garçons) et à la scène (une douzaine de créations), Aïcha M'Barek.

Un duo complice

C'est au second rendez-vous, à Limoges, pour les Francophonies en Limousin, qu'on saisissait l'intérêt de les voir ensemble. L'un achève les phrases de l'autre. Moins courant, ce sont aussi les corps qui dialoguent : quand l'une lève un doigt accusateur, l'autre tempère d'un signe de la main, paume baissée. Un duo bien huilé où la symbiose n'empêche pas chaque individualité de s'exprimer... comme dans leurs chorégraphies.

Lui, 41 ans, crâne dégarni, voix douce, mince sourire atténué par quelques gouttes de spleen diluées dans le regard. Elle, sur laquelle, à 43 ans, le temps n'a pas imprimé sa marque, n'étaient quelques fils d'argent brodés dans sa longue chevelure. Et qu'on sent plus foncée. « Hafiz adore se perdre pour se retrouver, moi j'ai besoin de chemins bien tracés. »

Sa ligne droite à elle et sa courbe à lui se sont croisées au début des années 1990. Tous deux, nés à Tunis, apprennent alors les fondamentaux au conservatoire de la capitale, puis rejoignent le Sybel Ballet Théâtre. « On a commencé à travailler ensemble avant de se parler... On n'avait pas le temps pour ça », rigole Hafiz.



Les deux danseurs sont très tôt des visages connus du grand public : on leur demande des impromptus de danse pour une émission de télévision du week-end, des improvisations libres sur de la musique de variété, comme du Michel Fugain.

Certes, la bande-son est un peu éloignée du grand répertoire, mais qu'importe, il faut danser. À l'époque, la discipline reste mal vue : une affaire de voyou, d'homosexuel ou de fille facile. Mais l'objectif, concerté, est de faire de la danse un métier. Pour rassurer leurs parents, elle obtient un master en ressources humaines, il termine ses études en fac de cinéma.

Le reste est une suite d'occasions qu'ils ont su saisir avec la hargne de ceux qui n'auront pas de deuxième chance.

Guy Darmet, fondateur de la Biennale de Lyon, vient les voir à l'issue d'une représentation : « Vous deux, si vous voulez avancer, il faut continuer à vous former. » Il leur envoie un dossier pour tenter le conservatoire d'Angers en 2000. Ils sont 300 candidats, 19 retenus... dont les deux Tunisiens. Tout ça au prix de quelques mensonges (ils sont alors trop âgés pour candidater) et grâce à une bourse, la première de l'Institut français de Tunis.



En 2002, ils créent chacun un solo habité (ce sera Télégramme, pour elle, Zenzena, « cachot », pour lui). Parce qu'ils portent une urgence – et un regard différent sur la danse –, le succès est immédiat : ils vendent une centaine de dates de leurs spectacles. Ils créent leur compagnie en 2005, Chatha (« danse »), surtout pour pouvoir faire des contrats aux membres de leurs équipes, des proches, presque toujours les mêmes depuis douze ans (jusqu'au créateur lumière), qui les rejoignent sur leurs projets.

Kawa, en 2010, Un des sens et Kharbga, en 2011, Transit, en 2012, Toi et Moi, en 2013... Les créations s'enchaînent jusqu'au spectacle Narcose, présenté cette année aux Francophonies. Narcose, qu'ils définissent d'une même voix comme un état d'asphyxie autant que d'ivresse, « un état de radicalisation du comportement dans la politique, dans la société, dans la rue... L'onde de choc des révolutions, peut-être ».

Depuis le printemps tunisien, les chorégraphes ont été constamment sollicités pour donner leur avis, prendre position sur la situation dans le pays. Comme souvent, ils ont temporisé.

Ils veillent, expliquent-ils, à ne pas donner dans l'« exotisme » ou « servir la soupe à d'anciens colons ».

De l'autre côté de la Méditerranée, où ils continuent à travailler (ils ont dirigé, en 2010 et 2011, les Rencontres chorégraphiques de Carthage) et à former des danseurs, ils sont tout aussi prudents. « On peut vite devenir les alibis d'une démocratie en chantier, les faire-valoir d'intégristes ou d'autres groupes », souligne Hafiz.

La force de leurs spectacles tient à leur capacité de montrer des corps traversés intimement par le politique : la répression, l'effervescence révolutionnaire... Soubresauts, convulsions : sous leur direction, les danseurs exposent en scène. Attentats chorégraphiques.

« Pour les chorés, on n'a pas de recette, précise Aïcha. Lui peut apporter un mouvement ; moi, une image ; le danseur, une interprétation. Nous sommes tous force de proposition et de contrainte. Hafiz et moi sommes souvent en contradiction, on ne cherche surtout pas à avoir le même regard. » À ce moment de l'entretien, elle a tourné ses yeux vers lui et lui, les siens vers elle.

«Narcose» de Aïcha M'barek et Hafiz Dhaou

La dictature du son !

Par Sellem Trabelsi 03.05.2018

Clôture mardi soir du festival de la danse avec «Narcose» de Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. Un univers particulier... Fort particulier !

Le décor est nu ! Deux danseurs (Grégory Alliot, Stéphanie Pignon) traversent la scène... Deux corps entre deux états, deux corps presque demi liquides qui se déplacent sur la scène sur une musique techno d'une terrible perfection et qui semble engloutir ces deux corps, habiller et meubler l'espace qui au début semblait nu. Une musique techno poignante qui tient par les tripes et non de celles qui sont faites pour «s'éclater». C'est ce mariage entre l'écriture corporelle et la syntaxe musicale qui nous retient dans ce spectacle dès le début. Il y avait cette impression de fil suspendu qui risquait de se rompre à chaque instant où les danseurs sortaient côté jardin pour réapparaître de nouveau, côté jardin, dans une chorégraphie répétitive. Entre ensuite une autre danseuse (Johana Mandonnet) robotique, tout en muscle presque de l'acier humanisé. Et les tableaux s'enchaînent les uns derrière les autres avec ces trois danseurs en prise avec une causalité immanente qui les fait vibrer... Des personnages qui finissent par perdre l'emprise sur leurs actes, sur leur volonté de personnages sous le coup d'une terrible pression ourdie par cette musique lancinante qui monte et qui monte et qui semble les dévorer de l'intérieur. On en reste stupéfait ! Incapable de détacher le regard de ces corps qui tentent d'inventer un langage. Et c'est finalement par cet ensemble de balbutiements qu'on entre lentement dans un rapport idiomatique avec le spectacle.

Et d'ailleurs est-ce que ces personnages ont une intériorité ? Ou bien sont-ils la conséquence de tout ce «boucan» lâché par le DJ, qui envahit toute la salle et semble même se glisser sous les pieds des spectateurs ? «Narcose» nous pousse à nous poser des questions, ce genre de questions ainsi que d'autres beaucoup plus existentielles, beaucoup plus intimes, ou plutôt nous pousse à nous interroger sur la relation intime entre le corps et le système social parfois beaucoup plus autoritaire que le politique. Des corps qui revendiquent la fête mais leur volonté est contrariée, presque réprimée par la dictature du son, de cette musique électronique qui donne le ton et qui ne laisse aucun bout de corps la défier.

Un dérèglement total du comportement individuel qui conduira ensuite le spectacle vers des méandres douloureux où ce monde semble se débattre. Une onde de choc qu'on reçoit de plein fouet sur l'âpre réalité d'un monde qu'on croit perfectible.



Culture & Savoirs

DANSE

« En Tunisie, les chorégraphes sont des super-héros »

Du 18 avril au 23 juin aura lieu dans plusieurs théâtres parisiens le Printemps de la danse arabe. Né en Tunisie, installé à Lyon, Hafiz Dhaou, codirigeant de la compagnie Chatha avec sa partenaire Aïcha M'Barek, répond à nos questions.

Sur l'initiative de l'Institut du monde arabe, plusieurs théâtres dont Chaillot, l'Athènes de Paris CDCN, le Centre national de la danse de Pantin se sont unis pour programmer en semble, du 18 avril au 23 juin, la première édition du Printemps de la danse arabe, à Paris (1). Des artistes venus notamment de Tunisie, du Maroc, du Liban, de Syrie ou de Palestine seront à l'affiche. Sont également prévues des tables rondes sur le thème du corps en tant que forme d'expression artistique et civique. Le chorégraphe tunisien Hafiz Dhaou codirige la compagnie Chatha avec Aïcha M'Barek. Il évoque pour nous ce Printemps de la danse arabe au cours duquel il participera, le 12 juin, à une rencontre consacrée à « la création chorégraphique dans le monde arabe ».

Que pensez-vous de cette initiative? Et peut-on parler d'un Printemps de la danse arabe?

HAFIZDHAOU Il est souvent ambigu de nommer et définir les événements à l'aide d'une thématique sommaire. Nous, artistes du monde arabe, nous avons parfois l'impression d'être prisonniers du regard que l'on projette sur nous sans prendre en compte le contexte de l'émergence de notre danse. En même temps, la démarche de ce Printemps est louable. C'est à nous d'opérer une mise au point sur notre art.

A quelles difficultés se heurte la danse dite contemporaine dans le monde arabe? **HAFIZDHAOU** Il a fallu du temps avant qu'elle ne soit reconnue comme un art à part entière. On y vient petit à petit, grâce à la force vive des chorégraphes et tout en maintenant la pression, en demeurant exigeants envers nos œuvres et notre travail à tous. Créer, dans nos pays, est compliqué. En Tunisie, par exemple, le statut de danseur professionnel n'existe pas. Il nous faut donc prouver sans cesse que nous avons des choses à montrer. Il nous faut constamment initier des événements locaux et compenser les carences d'un État qui ne faisait pas son travail.

S'agit-il d'un mode homogène? **HAFIZDHAOU** L'homogénéité ne peut qu'être subjective. Nous n'avons pas encore le luxe de parler d'esthétique et d'écriture. On sent une urgence dans la plupart des œuvres issues du monde arabe en général. Nous nous attardons moins sur la forme à créer que sur l'absolue nécessité de survivre face à l'obscurantisme, la précarité et la guerre. Cela dépend des pays. Spectateurs et professionnels éprouvent très vite cet état de fait, qui peut alors prêter à nos pièces, si différentes soient-elles, une apparence d'homogénéité.





Qu'en est-il, dans la danse arabe aujourd'hui, du collectif, des duos, des soles? HAFIZ DHAOU Tout est là, l'histoire de la danse abonde en ces formats. Nos pays n'y échappent pas. Avec Aïcha, nous pensons que les moyens matériels formatent les projets et conditionnent leur réception. Devant nombre de démarches d'artistes, lesquels sont souvent directeurs de festival, on peut prouver la caractéristique commune à nos pays que constitue l'absence de l'État. De Beyrouth à Amman en passant par Ramallah, mais aussi en Égypte, en Tunisie, en Algérie et au Maroc, on relève de nombreuses esthétiques étroitement liées à la transmission, par beaucoup de chorégraphes occidentaux, qui ont participé à la formation de jeunes danseurs du monde arabe. Si cela a pu fournir des clefs à certains, à mon sens cela n'a pu donner naissance à un courant esthétique fort et singulier. Ça viendra. J'en suis sûr, mais il va falloir se débarrasser du mimétisme, de cette transmission initiale.

Imed lemâa, chorégraphe tunisien invité, est le premier à avoir fondé une compagnie de danse contemporaine dans votre pays...

HAFIZ DHAOU Il a été élu à des Rencontres chorégraphiques internationales de Bagnolet en 1992, avec une pièce intitulée *Nuit blanche*. Il a fondé le Centre de recherche graphique méditerranéenne, dont sont issus plusieurs danseurs qui occupent à présent le devant de la scène. Il a enfin compris la nécessité d'enseigner son art. Moi, garçon, je l'ai vu danser sur le tard. Si je l'avais fréquenté plus tôt, peut-être ne serais-je pas en France actuellement.

En Tunisie, les chorégraphes sont des super-héros»

N'a-t-on pas dit que la sensualité, partout présente, est condamnée, cachée et qu'elle n'habite plus l'art? Le monde arabe est-il uni dans un enfermement nouveau? HAFIZ DHAOU Je ne suis pas d'accord. Il suffit de voir la génération des artistes qui montent. Ça bouge. En Tunisie, les chorégraphes qui comptent à présent intègrent tous les corps, filles et garçons, sur scène, sans se poser de questions.

Pouvez-vous nous parler de l'histoire, en Tunisie, du genre et du sens politique du corps en représentation?

HAFIZ DHAOU Je parlerai d'emblée du génie (hommes, femmes), même si j'ai compris le sens de la question. Le sujet est récurrent. Chez nous, beaucoup de danseurs de café étaient travestis en femmes. Beaucoup de rôles de femmes au théâtre étaient joués par des hommes. Nous sommes passés du divertissement à un langage qui représente la société et qui est donc le reflet de l'état du corps de nos jours. Avec Aïcha, nous tentons de signifier la conscience d'un monde qui ne tourne pas rond. Parfois, c'est le politique qui en prend soin, grade et, d'autres fois, c'est le public, à cause de sa passivité et de sa complicité silencieuse avec le pouvoir.

Y a-t-il en Tunisie une censure exercée sur la danse à partir du corps ?

HAFIZ DHAOU La danse n'a pas subi de censure, comme ce fut le cas pour le théâtre. La culture du théâtre est tellement forte chez nous que les pionniers nous poussent à ne jamais parler gratuitement. En Tunisie, le théâtre est souvent politique. Aïcha et moi, nous nous disons souvent que nous ne devons pas boudier notre chance de pouvoir prendre la parole en public. La danse doit s'adresser directement aux spectateurs, à l'image des écrivains publics de jadis. Nous sommes les artisans d'un corps public. Nous ressentons l'état du corps aujourd'hui.

La danse a donc un rôle à jouer dans la libération des carcans imposés par la société...

HAFIZ DHAOU Elle est un vecteur de sens et d'émotions. Chez nous, elle est davantage diffusée que le théâtre. La Tunisie aligne un plus grand pourcentage de danseurs et de chorégraphes que l'Occident, ce depuis la fin des années quatre-vingt. C'est vous dire à quel point la danse est importante. La place du corps soulève des problèmes de fond d'ordre religieux, politique et social. Les chorégraphes sont des super héros. Sans être bien formés, ni sociologues, ni ethnologues, ils absorbent le monde extérieur comme des éponges. Tout leur fait ventre. Ou notie exigeance à signifier le monde, sinon nos pièces le laisseraient du pur divertissement, du racolage. Nous n'imposons pas un regard sur ce que d'autres nomment, à tort, l'art et les croyances religieuses. Nous créons du contemporain avec tout ce mélange. Les sociologues sont dans la théorie. Les chorégraphes sont dans le monde concret. •

par Fabienne Arvers

23.11.2017

les
inrockuptibles

“Narcose”, une chorégraphie à couper le souffle

Avec les chorégraphes Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou, les corps prennent la parole pour dire l'asphyxie sociétale du monde contemporain.

Un appel d'air. D'un bond, Grégory Alliot surgit des pendrillons et traverse le plateau en suivant une ligne horizontale qui le montre, de profil, ses mouvements épousant le rythme de la pulsation sonore. La séquence se répète, musique et danse marquent le pas, induisent des variations, s'amplifient et se densifient mutuellement. A peine le temps de s'y habituer, de déceler les nuances gestuelles qui mobilisent le bassin et font ondoyer le dos que Stéphanie Pignon entre en scène, suivant sa propre ligne, bras levés, tournoyant, féline, infiniment déliée. Enfin, Johanna Mandonnet se mêle au jeu, dans une ligne hachée, saccadée et parcourue de spasmes.

Ce que produit intimement le fait de vivre dans une atmosphère étouffante

Il y a une beauté purement formelle dans cette introduction à Narcose qui s'étire assez longtemps pour que le désordre s'y installe et brouille les lignes. Avec des ruptures de rythme, des arrêts, des accélérations qui s'opèrent en parallèle. *“A l'inverse de nos pièces précédentes qui se posaient en miroirs de la société, témoignaient de l'état du monde, Narcose se concentre sur l'individu”*, précisent Hafiz Dhaou et Aïcha M'Barek.



De fait, nés à Tunis, on les a vus ces dernières années réagir et témoigner de l'impact produit dans les corps et les esprits par les révolutions arabes, d'Un des sens en 2011 à Sacré Printemps ! en 2014. Dans Narcose, ils s'intéressent à ce que produit intimement le fait de vivre dans une atmosphère étouffante. Au sens propre d'abord, en référence à *"cet état du cerveau qui, lorsqu'il est privé d'oxygène, peut provoquer des hallucinations, une désorganisation de la motricité et altérer la conscience. Il y a ce va-et-vient entre le corps en état de dormance et le cerveau conscient qui produit des images. C'est cette bascule qui nous intéresse. Cette fissure dans laquelle nous nous infiltrons : on se déconnecte de la réalité, on vit de manière éveillée une autre réalité altérée par les images que le cerveau reçoit. Tout est amplifié, glorifié, sublimé."*

"Le reflet de cette société qui s'appauvrit en oxygène"

Et au sens figuré : "La narcose est le reflet de cette société qui s'appauvrit en oxygène. Par oxygène ici, il faut entendre l'humain et ce qu'il irrigue et diffuse." Particulièrement, la peur de l'autre vécu comme un danger, une menace. C'est au moment où le noir du plateau absorbe l'immobilité qui saisit le corps d'une danseuse au milieu de sa trajectoire que Narcose bascule dans un kaléidoscope de scènes où les images semblent prélevées à même les entrailles de l'inconscient, les oscillations du rêve et l'encombrement de l'esprit.

Parfois surréalistes, crues ou détournées de leur contexte, elles exposent pêle-mêle la nudité des corps, la sexualité offerte aux regards, l'abandon du corps au rythme d'un reggae, des noces plus ou moins débridées ou voilées, des explosions de confettis qui ressemblent à des bombes. Religion et politique surgissent en filigrane et se plaquent aux destins singuliers qui disparaissent en un clin d'œil, remplacés, transformés, balayés à la vitesse d'un songe branché sur internet. Happés par la toile, submergés d'informations, noyés sous le flot des sollicitations, les danseurs finiront par abandonner le plateau au miroitement lumineux d'une collection de téléphones aux sonneries entêtantes.



A la richesse du vocabulaire gestuel des danseurs est venu se greffer un canevas chorégraphique qui distille une angoisse diffuse, palpable et densifiée par l'univers sonore conçu par OGRA Haythem Achour et Hafiz Dhaou. Un miroir aux alouettes qui nous laisse à bout de souffle.

NARCOSE

13 janvier 2017

CARNET D/ART

Par Kristina D'Agostin

Les corps comme force politique.

Narcole ou ivresse des profondeurs, un état où corps et âme peuvent glisser sans que l'on s'en rende compte dans un silence qui se veut intérieur. Perte de contrôle, ou perte de soi, au bord de l'asphyxie, les chorégraphes Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou proposent une création comme métaphore de notre temps où la peur qu'elle soit consciente ou inconsciente, l'appauvrissement des relations humaines, sont des barrières qu'il est possible de franchir et de surmonter.

Évoluant tout d'abord le long de lignes droites imaginaires, les trois interprètes nous guident sur un chemin qui va nous faire plonger avec eux dans un ailleurs. Au fil de leurs traversées plus ou moins rapides, sur une musique aux basses intenses faisant écho à des battements de cœur, leurs mouvements sont d'une étonnante fluidité ou très saccadés, presque convulsifs. Leur motricité semble désorganisée, l'état de conscience comme altéré sur un va-et-vient incessant qui brouillent les frontières et reflètent des émotions contradictoires.



Narcole, d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. Photo Blandine Soulage.



Narcese, d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. Photo Christophe Pean

Sur un plateau nu, l'obscur prend place dans un noir quasi impénétrable, un noir des profondeurs, des abysses, du néant où là, tout n'est que silence, où l'on est seuls face à nous-mêmes avec comme seul point auquel se raccrocher notre propre respiration, avant que l'électrochoc ne vienne tel un brusque réveil. Nos sens sont mis à mal, les sons deviennent presque irritants, les effets stroboscopiques, très maîtrisés, nous rapprochent de l'épilepsie comme des soubresauts de notre propre existence.

Arrive la dualité entre les danseurs, la confrontation s'amorce. Nous voyons une bouteille d'oxygène, symbole d'une nouvelle bouffée d'air pour remonter vers la surface, mais quelle est-elle ? Tour à tour, les tableaux éphémères se succèdent interrogeant la place prépondérante que prend l'image dans nos sociétés ; l'image galvaudée que l'on veut donner sur les réseaux sociaux, par exemple. Quelques téléphones laissés au sol se mettent à sonner, reflet d'une hyper-connectivité. Avec cette analogie des temps modernes, tant de notions sont abordées : sexe, drogue, violence, conviction, religion, place de l'individu dans le collectif, ou encore le regard que l'on porte sur soi...

Dans cette plongée qui nous est proposée, c'est l'individu qui est au centre du monde, qui doit redevenir un acteur actif de sa propre vie en arrivant à s'extraire d'un spleen ambiant car il y a urgence à dire et à faire. Au travers de ces corps comme véritable force politique, Narcese véhicule un formidable message sur la prise de conscience nécessaire et nous délivre de l'espoir parce que même au bord de l'asphyxie, nous respirons encore et sommes vivants.

Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou : "Notre danse est un appel à la vigilance"

ENTRETIEN. Nés en Tunisie et installés à Lyon depuis 2005, les danseurs et chorégraphes Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou pointent dans "Narcose" l'asphyxie sociale et politique qu'ils observent des deux côtés de la Méditerranée.

Le Point

Propos recueillis par Anaïs Heluin | Publié le 01/11/2017 | Le Point Afrique

La danse, pour Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou, est un art qui se nourrit d'expériences diverses et d'observation. Autrement dit, de temps. Trois ans ont en effet passé depuis la création de *Sacré printemps !* (2014) qui, trois ans après les révolutions arabes, interrogeait l'effet de ces événements sur les corps et sur les manières d'être ensemble. Avec *Narcose*, les deux artistes poursuivent leur réflexion sur la difficile transition démocratique en cours dans leur pays d'origine à travers une métaphore : celle de l'état traversé par les plongeurs lorsque leur cerveau vient à manquer d'oxygène, dont le nom donne son titre à la pièce.

Créée en janvier 2017 à Bonlieu, scène nationale d'Annecy, puis reprise lors des Francophonies en Limousin dans le cadre d'un focus dédié à la création tunisienne, cette dernière est aussi une mise en garde contre les pouvoirs de l'image et contre les dangers du repli sur soi en période de montée des extrémismes. Déjà présents dans *Sacré printemps !*, comme dans la plupart des spectacles du duo depuis la fondation de sa compagnie Chatha en 2005, Stéphanie Pignon, Johanna Mandonnet et Gregory Alliot s'y livrent dans ce but à une partition d'autant plus exigeante qu'elle est basée sur la remise en cause d'un axe fondamental de leur discipline : la respiration.

Narcose s'ouvre sur une succession de traversées. Sur trois lignes parallèles, les interprètes évoluent à coups de spasmes et de sursauts. Chacun avec ses tics et sa souplesse personnels. Avec son rapport à la musique lancinante composée par le DJ tunisien Haythem Achour et aux lumières tranchantes de Xavier Lazarini. Si dans *Sacré printemps !* les corps peinaient déjà à se rencontrer, ils sont ici tout à fait isolés. Du moins jusqu'à ce que Johanna Mandonnet marque un arrêt qui semble annoncer un nouveau souffle. Une reconnexion du corps avec l'esprit. Faux espoir. Au lieu de cela, les danseurs se livrent à une suite de très courtes scènes de violence. À des flashes qui ne laissent aucun doute sur la nature des préoccupations des chorégraphes. Sur leur engagement. Les deux danseurs se sont confiés au Point Afrique sur leur engagement et le processus de création derrière *Narcose*.

Le Point Afrique : Sans faire l'apologie de la révolution, vous exprimez dans *Sacré printemps !*, votre précédente création, le difficile apprentissage de la liberté après la chute de Ben Ali. Construit sur la métaphore du corps en manque d'oxygène, *Narcose* est-elle une pièce de la désillusion ?

Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou : Si tous les espoirs qu'elle a suscités ne se sont pas concrétisés, loin de là, la révolution a profondément rebattu les cartes pour la société tunisienne. Traiter de la violence qui la traverse n'est pas pour nous signe de désillusion, mais de résistance. D'alerte contre les tentatives de manipulation dont le peuple tunisien est l'objet, surtout depuis l'arrivée d'Ennahda au pouvoir. Notre danse est un appel à la vigilance et au questionnement. Comme dans *Sacré printemps !*, elle nous permet d'amplifier ce que nous percevons de l'ère du temps, qui comme chacun le sait est loin d'être au beau fixe. Le nivellement de la culture par le bas, l'arrogance qui se généralise, le remplacement des anciens mafieux par de nouveaux... Tout cela ne nous réjouit pas, c'est certain, mais nous ne voulons pas rajouter du désenchantement à un quotidien déjà difficile.

La narcose, cet état physique du plongeur qui donne son titre à votre création, n'est donc pas pour vous un état entièrement négatif ?

C'est un état paradoxal. Si l'apnée génère une forme de souffrance et de dépression, cet état crée aussi une excitation particulière que le plongeur cherche à retrouver. C'est ce que nous avons voulu montrer dans *Narcose*, car il nous semble que la complexité de cet état de corps correspond à celle du monde actuel en général. Notamment de la société tunisienne, dont nous nous sentons très proches, même si notre compagnie Chatha est basée à Lyon.

Cet état paradoxal semble générer une grande solitude...

Après une pièce de groupe, où nous partagions la scène avec cinq autres danseurs, nous avons eu envie de nous centrer à nouveau sur l'individu. Nous aimons alterner grandes formes et formes plus modestes, afin de nourrir notre vision du groupe de détails observés à l'échelle d'un nombre réduit de personnes. Notre duo *Toi et moi* (2013) était par exemple une cellule de *Sacré printemps !*, tout comme *Narcose* le sera de *Ces gens-là*, notre prochaine création sur laquelle nous commençons déjà à travailler. Nous pensons également qu'après la révolution où la parole s'est beaucoup déployée dans l'espace public, avec à la clé une certaine déception, les artistes ont besoin de se recentrer. De réintégrer les théâtres qu'ils avaient provisoirement un peu délaissés au profit de la rue et parfois de l'étranger, la scène internationale ayant capté certains jeunes talents après 2011.

Le contraste saisissant entre les deux parties de Narcose peut évoquer une forme de schizophrénie. Est-ce là votre constat, concernant la société tunisienne et/ou française ?

Dans la seconde partie du spectacle, on passe dans le règne de la représentation. Grâce à des témoignages de personnes sorties du coma, nous savons que lorsqu'il manque d'oxygène, le cerveau va chercher des images. C'est ce que nous avons voulu montrer, tout en critiquant le règne de l'image qui nous coupe de la réalité et nous manipule. En Tunisie comme en France depuis quelques années, nous observons un retour de la morale qui se manifeste de manière inquiétante dans la création. Cela notamment à travers des images-chocs, comme celles des manifestations intégristes contre Roméo Castellucci à Paris en 2011.

Alors que dans la plupart de vos pièces précédentes, la présence d'objets sur le plateau – des silhouettes bichrome dans Sacré printemps ! par exemple, en hommage au dessinateur Bilal Berreni alias Zoo Project, qui s'est fait connaître avec ses portraits grandeur nature de victimes de la révolution tunisienne avant de trouver la mort en 2013 à l'âge de 23 ans – ancre votre propos dans une culture précise, la scénographie très minimaliste de Narcose ne donne aucune indication à ce sujet. Pourquoi ?

Nous avons beaucoup tourné avec Sacré printemps !, et nous voulions éviter d'être associés à ce sujet qui a suscité de nombreux spectacles, dont beaucoup ont été créés dans l'urgence. Avec des résultats esthétiques variables. Souvent assez faibles, mais programmés ici et là du fait d'une sorte d'exotisme révolutionnaire. C'est pour cette raison déjà que nous avons attendu trois ans avant d'en faire le sujet d'une pièce. Pour la même raison, nous avons voulu éviter d'ancrer clairement notre création suivante dans un contexte tunisien. Ce qui nous permet aussi de donner à notre réflexion une portée plus large.

Stéphanie Pignon, Johanna Mandonnet et Grégory Alliot, les trois interprètes de la pièce, se sentaient-ils concernés par le malaise social que vous décrivez ?

Nous ne les avons en effet pas choisis par hasard. Comme avec tous les artistes qui nous accompagnent depuis seize ans, nous partageons avec ces danseurs davantage qu'un travail chorégraphique. Pour ce projet plus encore que pour les précédents, nous avons longuement échangé avec eux sur les sujets qui nous préoccupent afin d'orienter nos recherches sur le corps. Plutôt que de tenter une reproduction de l'apnée pratiquée par les plongeurs, sur laquelle nous nous sommes beaucoup documentés, nous nous sommes questionnés sur ce qui pourrait amener les interprètes à cet état. Chacun ayant une vision particulière du malaise social que nous traversons, nous avons développé ensemble trois partitions différentes basées sur l'idée de « faire avec ». « Faire avec » la menace terroriste qui fait désormais partie de notre quotidien par exemple, et avec les nouvelles formes de violence apparues ces dernières années.

Comment le DJ tunisien Haythem Achour a-t-il participé à ce processus de création ?

Il a suivi l'ensemble du processus, composant la musique du spectacle au fur et à mesure que l'on écrivait la partition chorégraphique. Mais avant cela, nous l'avons invité à une résidence en Allemagne. Fondateur du Plug, lieu phare de la scène musicale underground tunisienne, il avait besoin de sortir de Tunisie pour créer autre chose. Comme nous, lorsque nous y vivions, il a vécu de plein fouet l'asphyxie et l'effervescence dont traite Narcose, et nous voulions qu'il en témoigne par sa musique. Expérience qui n'a pas été sans douleur pour lui, cette époque étant encore très présente dans sa mémoire.

Vous travaillez régulièrement avec de jeunes artistes de la scène tunisienne. Lors de la dernière édition des Franco-phonies en Limousin par exemple, vous avez aidé à la construction de la partie tunisienne de la programmation...

Faisant partie des pionniers de la danse contemporaine en Tunisie, nous nous sentons une responsabilité vis-à-vis des nouvelles générations. Les jeunes danseurs et chorégraphes tunisiens ont beau avoir davantage de possibilités qu'à l'époque où nous avons commencé notre carrière, leurs parcours sont loin d'être simples. Malgré l'existence d'un festival à Tunis et d'une ouverture à l'étranger, de nombreux progrès restent à faire. Si on observe une spécialisation des métiers de la scène par exemple, la réflexion concernant la professionnalisation est très insuffisante. Comme tous les arts en Tunisie, la danse est aussi largement structurée par l'agenda des festivals et autres événements. Il faudrait aller vers un travail permanent. Comme une démocratie, cela ne se fait pas en un jour ni en un an, mais nous sommes confiants.

NARCOSE

17 janvier 2017

Par Gérard Mayen

**BALL
ROOM**
revue . net

La narcose est un pur état physique. En termes moins savants, on pourrait le décrire comme l'ivresse des profondeurs. La narcose découle directement d'un état modifié de respiration, à la fois contrainte et raréfiée. La narcose a un impact direct sur l'état mental. Les chorégraphes Hafiz Dhaou et Aïcha M'Barek ont conduit les interprètes de leur nouvelle pièce – justement sous le titre Narcose – à faire directement l'expérience de cet état.

Cela n'est pas rien, au regard des fondamentaux de l'art chorégraphique. Contre les académismes, l'une des voies qu'emprunta la modernité en danse – voici plus d'un siècle... – fut d'en revenir à certains fonctionnements organiques du corps. Dont la respiration, première concernée. Le souffle vital porte les rythmes et pulsations premiers, qui tamisent le lien que le sujet entretient avec le monde dans lequel il est immergé. Il y a là une fonction toute physiologique. Or, l'humain n'étant pas animal, la qualité de respiration est d'emblée dépositaire des dynamiques d'empathie, de projection, d'équilibre, de contraste, de reconnaissance. Bref, d'amorces du langage. Pour le faire très simple.

Il faut d'emblée saluer les trois danseurs-ses qui s'engagent dans cette expérience, qui les sollicite très fortement, au-delà de la maîtrise du geste : Stéphanie Pignon, Johanna Mandonnet, Grégory Alliot. Mention particulière pour ce dernier : ce n'est pas qu'il excelle plus que ses deux partenaires féminines. C'est qu'on apprend que ce danseur a été pendant dix ans interprète de Claude Brumachon et Benjamin Lamarche. On sait ce que cela peut signifier de sur-tension dans la production d'une figure en force. Faisant l'expérience de Narcose, on mesure, par contraste, la puissance de dérivation que celle-ci recèle. Ici, le corps de Grégory Alliot s'abandonne à une plasticité ivre. Il est happé de l'avant, renvoyé, comme tout entier soumis à succion d'un mouvement prégnant, dont il se gorge, qui le dépasse, et qu'il recrache en le filtrant.

En alternance répétitive, obstinément sur de grandes traversées rectilignes et parallèles du plateau, les trois danseur.se.s se livrent d'abord longuement à cette aimantation. Un vertige se crée, combinant la logique d'une force supérieure implacable, manipulatrice, et pourtant ce que chaque sujet dansant sauvegarde de singularité propre dans cette circulation. Les cassures, les segmentations, les fléchis jusqu'à la pliure, les déjetés des ceintures, attestent de la radicalité de ce balayage, porté par le fracas électronique d'Haytem Achour, composant en live. Les lumières de Xavier Lazarini contribuent à aiguïser les flèches d'une fragilisation des repères corporels, assumée.



Narcose, d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. Photo Blandine Soulage.

Narcose est la pièce d'un grand déménagement, d'une forte traversée, où les chorégraphes paraissent s'être arrachés. Il n'est pas vain de croire en les puissances débordantes du mouvement ramené à un principe premier, plutôt qu'à la bonne volonté d'une mise en scène de rôles composés. Remarquons comment, dans cette pièce, ces chorégraphes renoncent eux-mêmes à investir le plateau. Ainsi induisent-ils une dissociation sans doute féconde avec l'engagement remarquable de leurs collaborateurs en scène.

Quelques-uns de leurs vieux démons les rattrapent néanmoins en seconde partie, quand certaines attitudes sont soulignées, certains tableaux appuyés. C'est qu'il va s'agir, cette fois, d'en revenir à une représentation plus illustrative. Un état de transe divagante venant d'être porté patiemment à son comble, celui-ci permet alors de déchaîner un tourbillon de vignettes, saynètes, incrustations, où par brefs flashes visuels, va déferler un chaos de séquences fantasmées, bouffées oniriques, spasmes psychiques, révoltes insurgées, éclats et dénonciations. C'est toute une effervescence critique, qui alerte sur un état du monde aujourd'hui extrêmement dangereux. Pas un instant, on ne doute de la sincérité des préoccupations d'Hafiz Dhaou et Aïcha M'Barek, dans cette attitude de mobilisation publique.

NARCOSE

23 janvier 2017

Par Thomas HANN

DANSE
canal historique

Narcose raconte une histoire de pression et contre-pression, de déflagration et ondes de choc. C'est un pas de trois qui éclate et perd la tête, comme le monde semble perdre pied. *Narcose* investit le lien entre l'intime et le politique. *Narcose* semble vouloir nous réveiller, nous secouer pour nous dire qu'il faut désormais regarder les choses en face. Dhaou et M'Barek l'ont toujours fait, trouvant des métaphores chorégraphiques puissantes, et ce depuis leur premier duo, *Zenzena* (le cachot), reflet de la pression sociétale dans la Tunisie de Ben Ali.

Cause et effet

Dans *Narcose*, il y a « cause », et par conséquent, il y a effet. Sans qu'on puisse définir avec certitude lequel des deux tableaux de ce spectacle est à l'origine de l'autre. Est-ce la pression sur le sternum au premier qui fait qu'au second, les personnages perdent l'emprise sur leurs émotions et leurs actes ? Ou bien le tourbillon qui balaye le second acte est-il, au contraire, à l'origine de la violence en sourdine exercée sur les corps au premier ? Une chose ne fait aucun doute : Les enjeux de *Narcose* sont importants, comme ils l'ont toujours été dans les créations de Hafiz Dhaou et Aïcha M'Barek.



Narcose, d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. Photo Blandine Soulage.

Radicalité

Pour ne rien gâcher, leurs recherches sur le corps font ici, littéralement, un bond en avant, vers une nouvelle forme de radicalité. Il est rarissime d'être à ce point happé, de vivre une telle stupeur, en voyant des danseurs entrer en scène. Ce sont d'abord Gregory Alliot et Stéphanie Pignon qui se courbent comme des matières semi-liquides sur lesquelles s'exercerait une pression déformatrice.

A leurs flexions surréelles et à l'élasticité contrainte du buste s'ajoutent des sauts décalés et des éclairs cinétiques secouant les bras. Rejoints par une Johanna Mandonnet légèrement robotique, ils traversent et retraversent, toujours de droite à gauche. Chacun reste dans son registre, variant les gestes dans l'espoir de retrouver la liberté. Alors on bouge à tout jeter dehors, par une danse flirtant avec l'électro. Aussi contraints soient-ils, ces corps revendiquent la fête. Mais leur énergie rencontre une résistance presque répressive. Forcément, cette cocotte-minute doit exploser.

Accélération

Sous les pieds du trio, le sol se dissout dans le scintillement d'un stroboscope tamisé. Et ce n'est pas le dernier effet d'illusion dans Narcose. L'ambiance bascule, le trio semble plonger en apnée. D'une danse très structurée dans une chorégraphie répétitive, on passe à des saynètes théâtrales qui se chevauchent dans une accélération soudaine et vertigineuse.

Désormais, désir et violence s'exercent directement de personne à personne. La scène devient un accélérateur à fantasmes, dont le réel sort lessivé. Le monde ne tourne pas rond, mais il tourne à grande vitesse: Séduction, gifles, fête, violences conjugales, mariage, paillettes et coups de feu. Jusqu'à ce qu'on aperçoive un couple couvert de poussière, comme s'il sortait des décombres de sa maison, dans une rue d'Alep, après un bombardement.

Un choc salutaire ?

Narcose pointe la perte de réel, notre vie qui se déplace vers des mondes parallèles, l'indifférence croissante vis-à-vis de la souffrance des autres, le dérèglement des comportements individuels. Cette pièce n'est pourtant pas un manifeste politique, mais une façon de creuser l'endroit où se rejoignent la vie intime et la transformation du monde.

Narcose ne changera pas le monde, mais peut produire un choc salutaire. De quoi donner des vertiges à plus d'un. « Mais alors, le monde, ne vous donne-t-il pas le vertige », demande Hafiz Dhaou. Chatha, la compagnie de Dhaou et Aïcha M'Barek, continue d'interpeller son public avec une écriture forte et bouleversante, en prise directe avec l'état du monde.

NARCOSE

18 janvier 2017

Par Lisa Charbonneaux

"Narcose", création envoûtante



Narcose, d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. Photo Blandine Soulage.

Stupeur, étonnement, fou rire, gêne, telles peuvent être les réactions provoquées par cette création chorégraphique présentée à Bonlieu, Scène Nationale d'Annecy.

Le spectacle commence par une entrée en scène quelque peu particulière: les danseurs passent de côté cour à jardin, formant une ligne très droite rythmée par des gestes étranges mais puissants. Des mouvements répétés, s'alliant parfaitement à la musique, qui ici, remplace le décor: inexistant. Le son est plutôt techno, la mélodie est répétitive, si bien que nous ne savons plus qui des danseurs ou de la musique s'adapte à l'autre. Plus le son s'intensifie, et plus les danseurs, Stéphanie Pignon et Grégory Alliot, accélèrent leurs pas, sans pour autant se rejoindre. Jusqu'à ce que Johanna Mandonnet, une jeune femme de type eurasienne au corps bodybuildé les y rejoigne, apportant une force au duo, comme une flamme qui aurait fait son apparition sans qu'on l'y ait invitée.

Au fil du spectacle, les trois interprètes occuperont l'espace de manière saccadée, tantôt ils apparaitront nus ou à moitié nus... Les corps sont à la fois entraînés, révoltés, épuisés, comme en transe, ce qui fait référence au nom du spectacle, "Narcose", soit "perte de conscience". Finalement, on imagine que les metteurs en scène, Aïcha M'barak et Hafiz Dhaou, qui collaborent ensemble depuis une vingtaine d'années et sont artistes associés à la Maison de la Danse de Lyon, ont voulu laisser au spectateur le choix d'être choqué ou non. Mais peu importe les réactions qui s'en suivent, puisque le public ne peut être captivé par ce dont il est témoin.



contact

C H A T H A
aïcha m'barek & hafiz dhaou

www.chatha.org

ciechatha@yahoo.fr

Tel : +33 9 50 06 69 22